

LES CHEVAUX DU CARROUSEL,

OU

LE DERNIER JOUR DE VENISE,

DRAME EN CINQ ACTES,

par MM. Paul Fouché et Alboize,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 14 SEPTEMBRE 1839.

Quan della grotta sua san Marco partira,
E quando di sua man ai carro attachera,
Gli quattro bei cavalli che via portera,
Il Bucentauro morira,
Ed il Leon potenza piu n' avrà.

Tradition vénitienne.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
LUIDGI MANINO, doge de Venise	M. Breeil.
GABRIELLI, président du conseil des Trois	M. Saint-Mar.
CONTARINI, membre du conseil des Trois	M. Édouard.
MALIPIERI, membre du conseil des Trois	M. Lainé.
MARCELLIN DE CRÉCY, Français	M. Francisque aîné.
LAZARE	M. Delaistre.
UN AIDE DE CAMP du général Bonaparte	M. Meinier.
MESSER GRANDE	M. Prasles.
UN GONDOLIER	M. Briant.
LE GÉNÉRAL BONAPARTE	M. Deshaye.
LÉONA, gardienne des reliques de saint Marc	Mme Gauthier.
ANGÉLA, sa fille adoptive	Mme Amy.
FAMILLES, SBIRES, PEUPLE, SOLDATS FRANÇAIS.	

La scène se passe à Venise, en 1797.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la cabane d'Angéla. Porte au fond, croisée latérale qui donne de plain-pied sur le canal. Une porte de côté, une Madone au-dessus de la porte du fond.

SCENE PREMIERE.

MARCELLIN, LAZARE, *entrant.*

MARCELLIN.

Angéla n'est pas chez elle ?

LAZARE.

C'est donc ici qu'elle demeure à présent?

MARCELLIN.

Oui; elle a quitté depuis peu la maison de sa mère adoptive pour habiter seule cette cabane,

où du moins je puis venir la voir sans crainte. Nous allons l'attendre.

LAZARE.

Soit. (*Ils s'asseoient.*) Et c'est demain que tu veux me rendre témoin de ton bonheur, dis-tu?

MARCELLIN.

Oui, demain l'époux de mon Angéla, je l'espère, et avant six jours je serai dans ma patrie.

LAZARE.

Et Angéla la Vénitienne, la fille adoptive de la gardienne des reliques de Saint-Marc, consent à te suivre, toi, Français?

MARCELLIN.

Tu le sais bien, toi, qui es notre confident à tous deux; ce n'est pas sans quelques larmes qu'elle quitte Venise; mais enfin elle me fait ce sacrifice. N'a-t-elle pas, pour moi, résisté déjà à tous les ordres de sa mère adoptive? L'obstacle que le fanatisme de la vieille Léona a voulu apporter à notre union ne fera que l'avancer. Mon amour pour Angéla avait pu seul me retenir si long-temps loin de la France; depuis deux ans qu'on ne m'y proscrit plus, mes regards se tournent vers elle. Oh! il faut que ma femme m'y suive, parce que désormais je ne puis vivre sans garder Angéla et sans revoir mon pays...

LAZARE.

Au fait, tu étais si heureux dans ton pays! Fils de l'intendant d'un grand seigneur, tu adorais ton père... il te le rendait bien mal, et sans les bontés de son maître, tu aurais manqué de tout; car c'est lui, m'as-tu dit, qui t'a fait élever avec tant de soin. La révolution française est venue tout détruire; ton père est mort, son maître a disparu. Frappé par ce double malheur, tu t'es dévoué à la liberté de la France; elle t'a proscrit et t'a forcé de te réfugier à Venise, où tu pourrais faire tant de choses, si tu le voulais bien.... Pour moi, je ne conçois pas que l'on ressente le mal du pays, quand le pays est pour nous le pays du mal.

MARCELLIN.

Lazare, tu n'as jamais senti ce que c'est que la patrie.

LAZARE.

Je te demande bien pardon. Le lieu de ma naissance a été une vieille barque : on a mis en pièces et brûlé ma patrie, après qu'elle m'eut jeté sur les lagunes en flottant.... Voilà pourquoi je vis à Venise par hasard, et je sers la France par inclination.... et parce que la France est le premier maître qui ait voulu utiliser mes services. A ta place, je resterais où je suis.

MARCELLIN.

Je ne le puis plus; d'un moment à l'autre, la guerre peut éclater entre les deux gouvernements.

LAZARE.

C'est possible. Les deux républiques sont comme des femmes : jeunes et vieilles ne peuvent long-temps s'accorder.

MARCELLIN.

Déjà le séjour de Venise me devient insupportable; plusieurs fois j'ai eu des querelles pour le nom français qu'on insulte.

LAZARE.

Et tu as eu tort. Tu fais sans cesse de la politique de place publique et de l'opposition de carrefour... Tu oses douter tout haut de la magnanimité du conseil des Dix.... tu ne crois pas à la clémence des Inquisiteurs, et tu t'es même indigné qu'on usât nourrir les poissons du canal Orphano avec des criminels d'état. Tu n'exécutes rien, ce qui n'avance pas les affaires de ton pays, et tu parles beaucoup, ce qui peut nuire aux tiennes : crois-moi, il faut te taire et agir.

MARCELLIN.

Me taire... et agir... que veux-tu dire?

Ils se lèvent.

LAZARE.

Écoute : il y a à Venise un parti français qui se remue dans l'ombre. Bonaparte, avec une victoire, pourrait abattre la république; mais tels ne sont pas ses vœux. Il ne voudrait qu'établir un gouvernement franc et libre; et s'il y peut parvenir sans effusion de sang, il le préfère. Les nobles sont contre nous, et une partie de ce peuple crédule les seconde dans leur fanatisme. Le moment de frapper les grands coups n'est pas encore venu. En attendant, et comme acheminement, j'ai, d'après l'avis des miens, cette nuit, au milieu des ténèbres, enlevé le drapeau national de la statue de saint Marc, et j'y ai substitué le drapeau tricolore; j'ai mis une cocarde jusque sur la crinière du lion... Tu ne te serais pas avisé de cela, toi.

MARCELLIN.

Non, car je n'aurais pas trouvé le lion de Saint-Marc digne de porter une cocarde française.

LAZARE.

Je t'ai tout dit, à toi, que j'ai empêché un jour de te noyer au Rialto; je sais que tu es reconnaissant. Sois discret!

MARCELLIN.

Oui... je serai discret, moi.... mais si l'on découvre d'un autre côté...

LAZARE.

Je parle qu'aucun soupçon ne tombera sur moi. Ce que c'est que d'être le coupable! Mais il faut être le coupable prudent. Je le suis, et toi, tu es un innocent très-maladroit. Corrige-toi, crois-moi; suis mes conseils, épouse Angéla, reste à Venise, et sers-nous dans nos projets; nous avons besoin d'un homme de cœur.

MARCELLIN.

Et la place d'un homme de cœur n'est pas à Venise, mais dans les rangs de l'armée française. Je ne comprends rien à l'agent que tu me proposes : quels que soient les Vénitiens, je ne veux les voir que sur un champ de bataille; c'est là que je les retrouverai face à face. Je suis plus que jamais décidé à partir.

LAZARE.

Allons, je le vois, tu es un de ces hommes

pointilleux qui ont l'erreur de croire qu'il n'y a de droit chemin que le chemin le plus long.

SCENE II.

Les Mêmes, ANGÉLA *.

ANGÉLA, *entre précipitamment comme une femme qu'on poursuit. A part.*

Toujours cet homme masqué!

MARCELLIN, *apercevant Angéla.*

Angéla! chère Angéla!...

ANGÉLA.

Marcellin! vous étiez chez moi?

MARCELLIN.

Oui, je vous attendais. Mais qu'avez-vous? Comme vous êtes pâle!

ANGÉLA.

Moi?... ce n'est rien.

MARCELLIN.

Quelqu'un vous aurait-il insultée?

ANGÉLA.

Oh! non, je vous jure.

MARCELLIN.

Eh bien! alors, pourquoi ce trouble, cette émotion?...

ANGÉLA.

Cette émotion... (*A part.*) Ah! qu'il ignore toujours...

MARCELLIN.

Eh bien?...

ANGÉLA.

En traversant la grande place, j'ai vu le peuple ameuté et poussant des cris contre les Français.

LAZARE.

Eh bien! est-ce que ce n'est pas son habitude? S'il ne criait pas, moi, au contraire, ça m'inquiéterait; ça me prouverait qu'il commence à agir.

ANGÉLA.

Mais cette fois, il ont du moins un motif... On prétend qu'on a trouvé ce matin des insignes tricolores sur tous les monumens de Venise.

LAZARE, *bas à Marcellin.*

Que te disais-je?

ANGÉLA.

Toute la police est en émoi, on cherche les coupables.

MARCELLIN, *bas à Lazare.*

Prends garde.

LAZARE, *de même.*

Toi seul le sais.

ANGÉLA.

Et ce matin, mon ami, je n'ai pas voulu vous en prévenir; mais j'étais sortie pour faire une dernière démarche auprès de ma mère adoptive et l'instruire de mon prochain départ.

MARCELLIN.

Grand Dieu!

* Angéla, Marcellin, Lazare.

ANGÉLA.

Mais je n'ai pu lui parler, Léona n'était pas chez elle; debout, au pied de la statue de Saint-Marc, elle parlait au peuple, qui croit à ses prédictions, et, les cheveux épars, la figure altérée, elle accablait les Français de malédictions... je n'ai pas osé m'approcher d'elle, et j'ai regagné tristement ma demeure.

MARCELLIN.

Et maintenant peut-être, après ce que vous avez vu, vous hésitez à m'épouser, à me suivre?

ANGÉLA.

Non, je n'hésite plus, je vous l'ai promis; et je frémis pourtant à la pensée de quitter Venise, cette belle Venise que ma vieille Léona m'avait tant appris à aimer. Mon cœur saigne quand je pense que je ne verrai plus peut-être ma mère adoptive, ma mère, aussi sacrée pour moi par ses bienfaits qu'elle l'est aux yeux de tout un peuple par son âge et sa science prophétique! Mais l'amour que vous m'avez inspiré est plus fort que tout! pour vous j'ai fui la maison de ma mère adoptive, où il ne vous était pas permis de pénétrer; je me suis retirée seule dans cette cabane; c'est votre affection qui est ma famille, c'est votre choix qui me donne des amis, c'est la trace de vos pas qui m'indique une patrie!

MARCELLIN.

Ah! mille grâces de ce noble dévouement, mon Angéla, mille grâces de tant d'amour! toute ma vie est là pour le reconnaître... Comment puis-je, mon Dieu, payer tant d'abnégation?... Lazare! Lazare! n'est-ce pas que je suis heureux?

LAZARE.

Ma foi, oui... Je crois qu'il me rendrait envieux, moi, qui n'ai pas le temps de l'être.

MARCELLIN.

Ainsi, mon Angéla, demain vous serez ma femme, et vous me suivrez en France, où notre bonheur sera complet?

ANGÉLA.

Eh bien!... oui, demain... (*A part.*) Oh! oui, il me faut un protecteur maintenant...

MARCELLIN.

Lazare, suis-moi, aide-moi à tout préparer, toi qui es toujours mon meilleur ami.

LAZARE.

C'est vrai; depuis que je t'ai sauvé la vie, je ne sais pas pourquoi, mais je t'aime comme un frère; oui, je suis toujours ton meilleur ami, car tu es ma seule amitié... C'est étonnant, je me suis attaché à toi, moi qui ne pouvais m'attacher à personne... c'est tout au plus si je m'aimais moi-même.

ANGÉLA, *à Marcellin.*

Je vous reverrai bientôt, n'est-ce pas?

MARCELLIN.

Avant une heure sans doute.

Il lui baise la main, et sort avec Lazare.

SCENE III.

ANGÉLA, *seule*.

Cet homme masqué qui me suit sans cesse, d'où vient-il?... je n'ai pas voulu en parler à Marcellin... Déjà, lorsque j'étais chez ma mère adoptive, la gardienne des reliques de Saint-Marc, j'ai vu souvent ce persécuteur mystérieux monter l'escalier des Géans, et, à travers son masque, ses yeux étincelaient en se tournant vers moi... Depuis que j'ai quitté l'asile où fut élevée mon enfance, ses poursuites sont devenues plus insolentes; tout-à-l'heure encore, ses pas s'attachaient aux miens; mais à présent je puis être tranquille, demain je n'aurai plus rien a redouter.

SCENE IV.

GABRIELLI, ANGÉLA.

ANGÉLA, *apercevant Gabrielli, pousse un cri.*

Ah!... Que me voulez-vous?... qui êtes-vous?

GABRIELLI.

Ce que je veux?... vous l'avez deviné; ce que je suis?... je suis quelqu'un qui peut ce qu'il veut.

ANGÉLA.

Espérez-vous m'effrayer?

GABRIELLI.

Oh! le ciel m'est témoin que c'est tout autre sentiment que je voudrais exciter dans votre ame!

ANGÉLA.

Si c'est mon amour que vous voulez, sachez que je ne le donne pas à celui qui, pour se rendre maître d'une femme, se fait espion, et dont le front a bien sujet de rougir sans doute, car il le cache sous un masque.

GABRIELLI.

Ce masque tombera du jour où vous serez à moi .. du jour où vous m'accorderez votre cœur!

ANGÉLA.

De toute façon il serait trop tard, seigneur, mon cœur appartient à un autre.

GABRIELLI.

Oui, un Français, m'a-t-on dit, ose vous aimer et vous le dire.

ANGÉLA.

Vous l'osez, bien vous... Et sais-je s'il se cache sous ce masque un Français ou un Vénitien?... si plutôt il ne s'y cache pas un homme sans nom et sans patrie?

GABRIELLI.

Sous ce masque, Angéla, se cache un homme qui vous aime, et qui vous obtiendra tôt ou tard, n'importe à quel prix! Croyez-vous que ce Français puisse m'arrêter?

ANGÉLA.

Oui; car demain je serai sa femme.

GABRIELLI.

Demain!... Je vous remercie de m'apprendre le délai qui me reste pour agir; ce délai me suffit, Angéla: il y a assez de force dans ma volonté pour faire céder Venise à mon caprice; ne m'obligez pas a essayer si je vous ferai fléchir à votre tour.

ANGÉLA.

Ah! vous l'essaieriez en vain, tant que Marcellin sera là pour me défendre.

GABRIELLI, *à part.*

Oui, tant qu'il y sera...

CRIS DU PEUPLE.

Honneur à Léona!... Vive Saint-Marc!

ANGÉLA.

Grand Dieu! ma mère adoptive... (*Allant au fond.*) Elle vient de ce côté... Oh! qui que vous soyez, fuyez, qu'elle ne vous trouve pas ici!

GABRIELLI.

Je me retire, puisque vous êtes inflexible.

Il va vers la croisée qui donne sur le canal.

ANGÉLA.

Mais où allez-vous?... cette fenêtre donne sur le canal.

GABRIELLI.

Ma gondole m'y attend... je sortirai sans être aperçu.

ANGÉLA.

Une gondole sous ma fenêtre!.. si près de moi!

GABRIELLI.

Rassurez-vous, en ce moment elle ne peut servir à rien. Il s'est commis cette nuit de grands crimes à Venise; ce que vous venez de me dire m'apprend quel doit être le coupable. Angéla, nous nous reverrons.

Il sort.

SCENE V.

LÉONA, ANGÉLA, LE PEUPLE.

LÉONA.

Courage, enfans de Venise; ne craignez point ces armées dont on vous menace; rappelez-vous la prédiction infaillible et sacrée :

Alors que, réveillé dans sa grotte funèbre,
De son bras décharné saint Marc attellera
Quatre chevaux de bronze à son char, on verra
Se débattre et tomber le lion si célèbre,
Périr le Bucentaure, et Venise mourra.

Mais, pour que Venise mourût, il faudrait donc que Dieu fît un miracle... Dieu nous protége, et les reliques de saint Marc sont dans la sainte grotte Venise est immortelle: gloire à saint Marc, et malédiction sur les Français!

TOUS.

Gloire à saint Marc!

Ils se retirent.

ANGÉLA.

Vous ici, respectable mère!...

Elle va chercher un fauteuil et la fait asseoir.

LÉONA*.

Tu ne m'attendais plus, n'est-ce pas?

ANGÉLA, *à ses genoux*.

Je n'osais plus vous espérer... et pourtant ce matin encore je vous avais cherchée jusque chez vous.

LÉONA.

Je le sais, et je m'étais bien promis à mon tour de ne jamais venir dans la demeure de celle qui avait oublié quinze ans de soins maternels au premier aveu de l'amour d'un ennemi, de celle qui avait fui le toit de sa mère pour se livrer à la foi d'un étranger; mais quand j'ai su le danger qui te menaçait, mon effroi a été plus fort que ma colère; sur le bord de l'abîme, oui, je le sens, tu n'es plus que mon enfant, et je suis accourue, oubliant ma fierté, mes sermens, ma haine contre le Français que je pouvais rencontrer ici... je suis accourue, et me voilà pour te sauver!

ANGÉLA.

Mais de quel danger voulez-vous donc parler, ma mère?

LÉONA.

De quel danger!... Mais il n'est donc pas vrai que tu vas suivre cet homme en France?

ANGÉLA.

J'y suivrai mon mari.

LÉONA.

Insensée!... tu ne connais pas les Français!... Si on ne peut leur refuser quelques triomphes légitimes sur les champs de bataille, il est d'autres succès qu'ils ne craignent point de devoir à la trahison; auprès des femmes, leur serment est une perfidie, leur honneur un mot : une femme est pour les Français un jouet, si elle ne devient pas une victime

ANGÉLA, *se levant*.

Ma bonne mère, une haine nationale vous égare et vous rend injuste ... vous ne le connaissez pas, lui, vous n'avez jamais voulu le recevoir, jamais votre regard ne s'est arrêté sur lui; oh! si vous l'aviez entendu... il ne me trompera pas, lui.

LÉONA.

Comme moi!... comme moi!... elle aussi dit ce que je disais jadis!

ANGÉLA.

Vous?... vous, ma mère?...

LÉONA.

Angéla, tu dois tout savoir : jusqu'à présent je n'avais pas voulu rougir à tes yeux... Mais si ma honte peut te servir d'avertissement, si l'aveu de ma faute peut empêcher la tienne, eh bien! je t'aime assez pour m'humilier devant toi. (*Angéla s'assied sur l'invitation de Léona.*) Écoute. J'étais jeune, j'étais belle; comme toi, je n'avais jamais quitté la maison de ma mère, qui était gardienne des reliques de saint Marc; un Français me vit aussi; il m'aima, me le dit; je crus à ses paroles, à son amour, je lui donnai le mien en échange; comme toi, cette fois, et pour que la fatale ressemblance fût parfaite, j'abandonnai l'asile sacré de ma mère pour le suivre et le voir sans obstacle...

ANGÉLA.

Grand Dieu!...

LÉONA.

Ah! c'est que, comme toi, je ne cessais de répéter : Il ne me trompera pas, lui!... Entraînée par un penchant que je croyais irrésistible, je cédai, comme tu céderas; je le suivis en France, comme tu l'y suivras; j'abandonnai tout-à-fait ma vieille mère, comme tu m'abandonneras peut-être... La malheureuse faillit à mourir de douleur, comme je mourrai si tu pars!

ANGÉLA.

Ah! ma mère!...

LÉONA.

Il m'avait promis de m'épouser, il me l'avait promis sur l'honneur... Il renia sa promesse... Depuis six mois, j'avais à peine quitté Venise, abandonné ma patrie, ma mère, tout pour lui... depuis trois mois il en aimait une autre, noble et riche... une autre, à qui il cachait son crime et mes malheurs.

ANGÉLA.

Une autre!...

LÉONA.

Alors je voulus me tuer... Malheureuse, je n'en avais plus le droit!

ANGÉLA

Vous? vous!...

LÉONA.

Je te l'ai dit, ma fille, je suis résignée à rougir devant toi... Oh! que cela donne de courage de sentir dans son sein un être qui demande la vie!... Je vécus avec abandon, pour lui, pour l'enfant qui allait naître, et qui devait rattacher le lien brisé entre nous... ou qui devait du moins me donner un bonheur, un devoir, une pensée pour me faire supporter la vie. Le jour où mon fils naquit, son père accourut... Mourante et brisée, je demandai mon enfant pour le lui présenter : « Il est mort! » me répondit-on d'une voix sourde... Mort!... et je lui ai survécu!...

ANGÉLA.

Pauvre mère!...

LÉONA.

Dès ce jour, je ne revis plus cet homme. Il m'avait entraînée loin de ma patrie et de ma mère, il m'abandonnait avec mépris!... Peut-être il avait tué mon enfant pour anéantir le seul droit qui me restait!

ANGÉLA.

Ah!

LÉONA.

Quoi qu'il en soit, mon amour disparut avec la trace qu'il avait laissée sur la terre... J'avais vu dans cet homme un amant et un époux, je ne vis plus qu'un séducteur et un lâche. Je partis, je quittai ce pays maudit où l'on se fait un jeu de l'honneur des femmes, et, toute chargée de honte

* Angéla, Léona.

et de remords, j'accourus à Venise implorer le pardon de ma mère... Ma mère pardonne toujours, Angéla! Ma mère mourut en me bénissant; elle avait su cacher ma honte... déguiser la cause de ma fuite... Grâce à elle, devant tous, je restai digne de succéder à l'honneur de garder les reliques de saint Marc : honneur exclusivement réservé depuis tant de siècles aux femmes de notre famille... (*Se levant.*) Maintenant, j'ai tout dit, tu as entendu l'histoire de ma vie, Angéla, tu sais d'avance l'histoire de la tienne.

ANGÉLA.

Quoi! tant de malheurs... tant de lâcheté!...

Elles se lèvent.

LÉONA.

Et tout cela par un Français, ma fille. Oh! tu sais maintenant les motifs de la haine que je porte à ces hommes.

ANGÉLA.

Ah! ma bonne mère... ma bonne mère, qu'êtes-vous venue me dire?...

LÉONA.

La vérité! Suivras-tu le Français maintenant?

ANGÉLA.

Mais, ma mère, j'ai promis, il a mon serment...

LÉONA.

J'avais le sien aussi, et il m'a lâchement trompée!

ANGÉLA.

Mais je l'aime plus que la vie.

LÉONA.

Je l'aimais plus que le ciel, et il m'a abandonnée.

ANGÉLA.

Alors la mort, plutôt la mort!...

LÉONA.

J'ai perdu son amour, j'ai perdu mon enfant, et je vis encore...

ANGÉLA.

Oh! mon Dieu! quelqu'un vient... on accourt, c'est lui!...

LÉONA.

Lui, ici... en ma présence!

ANGÉLA.

Par pitié, ma mère, pas un mot devant lui.

SCENE VI.

Les Mêmes, MARCELLIN*.

MARCELLIN, *entrant les habits en désordre.*

Angéla, Angéla!.. Ciel! Léona ici?

LÉONA, *sans regarder Marcellin.*

Adieu, ma fille!

Elle sort brusquement.

MARCELLIN.

Angéla... écoute... il n'y a pas un instant à perdre... Mais pourquoi ces larmes?

ANGÉLA, *assise.*

Ces larmes, elles doivent vous prouver mon amour... comme vous le prouvait ce matin ma joie.

* Léona, Angéla, Marcellin.

MARCELLIN.

Que veux-tu dire?

ANGÉLA.

Marcellin, oubliez-moi : désormais toute confiance est détruite entre nous... Un exemple terrible, fatal, est là, toujours devant mes yeux. Marcellin, laissez-moi retourner auprès de ma mère adoptive. Il me semble que rester ici plus long-temps avec vous, c'est déjà un danger... il me semble qu'il y a un deshonneur dans cet air que vous respirez avec moi...

MARCELLIN.

Un déshonneur! vous qui devez être ma femme, Angela?

ANGÉLA.

Sa femme! voilà ce qu'il disait aussi, lui!... Je suis Vénitienne, vous êtes Français... rien ne doit être commun entre nous... Notre amour, ce ne peut être qu'un malheur pour tous deux. Trop d'obstacles nous séparent à présent.... trop de causes de désunion nous attendent dans l'avenir... Épargnez-moi de trahir aujourd'hui mon pays, Marcellin... Je vous épargne peut-être de me trahir demain.

MARCELLIN.

Ainsi donc, un mot de Léona, une calomnie a suffi pour anéantir toutes les preuves de mon amour!

ANGÉLA.

Plût au ciel que ce qu'elle m'a dit eût été une calomnie!

MARCELLIN.

Et votre résolution est irrévocable?

ANGÉLA.

Irrévocable!

MARCELLIN.

Puisqu'il en est ainsi... mon sort est fixé. Heureusement aussi, les douleurs d'un homme ne peuvent durer plus que sa vie... et l'on m'épargnera jusqu'à la peine de mettre un terme à la mienne.

ANGÉLA, *se levant.*

Que voulez-vous dire? De grâce... un mot... une réponse. (*On entend du bruit sur la place publique. Marcellin conduit Angéla à la fenêtre et lui fait signe de regarder.*) Des shires sur la place... C'est là-bas, devant votre cabane, qu'ils s'arrêtent... Messer Grande déploie un parchemin qu'il va lire...

MARCELLIN.

Écoutez.

MESSER GRANDE, *dans la coulisse.*

« A toi, Marcellin, Français, coupable d'avoir
» osé profaner les monumens sacrés de Venise
» avec les insignes de ton pays, le conseil des
» Trois donne une heure pour sortir de la ville.
» A neuf heures sonnant, si tu es encore à Ve-
» nise, ta cabane sera détruite, et tu seras puni
» en criminel d'état. »

ANGÉLA.

Grand Dieu!

MARCELLIN.

Vous me demandiez une réponse, la voilà....

Je n'ai pas besoin de vous dire que je suis innocent ; je ne chercherai point cependant à échapper à la peine du crime que je n'ai pas commis.

Il s'assied.

ANGÉLA.

Puni en criminel d'état!... mais c'est la mort... Oh! fuyez, Marcellin... profitez du dernier délai qu'on vous accorde... partez...

MARCELLIN.

Pas sans vous!...

ANGÉLA.

Oh! vous êtes cruel.... Eh bien! si j'ai blessé votre cœur, Marcellin, pardonnez à mon repentir, à mes larmes... mais fuyez... mais sauvez votre vie...

MARCELLIN.

Je ne veux pas sauver ma vie, si ma vie n'est pour moi que le droit de souffrir.

ANGÉLA.

Mais vous retournerez dans votre patrie.

MARCELLIN.

Là où vous manquez, je ne connais pas de patrie. Vous sans la France, cela se pouvait encore quelque temps; mais la France sans vous, c'est impossible!

ANGÉLA.

Vous êtes encore dans l'enceinte de Venise... à peine il vous reste le temps nécessaire pour en sortir.... Fuyez.... Marcellin, fuyez.... par pitié, par grâce!

MARCELLIN.

Épargnez-vous la prière.... tout est inutile, je resterai.... Ma résolution, à moi, est irrévocable aussi...

ANGÉLA.

Irrévocable?... Eh bien! alors...

MARCELLIN.

Alors...

ANGÉLA.

Pardonne-moi, saint patron de Venise, pardonne-moi, ma mère.

MARCELLIN.

Que va-t-elle dire?

ANGÉLA.

Tu ne veux pas m'obéir... suis-moi donc, je partirai avec toi...

MARCELLIN, *se levant.*

Ah! tu m'aimes donc encore?

ANGÉLA.

Je ne sais pas... mais ta vie... c'est la mienne... voilà tout...

MARCELLIN.

Ah! c'est mon Angéla, c'est bien elle! Béni soit mon malheur, puisqu'il fait que je la retrouve tout entière!...

ANGÉLA.

Viens, viens vite...

La nuit commence.

MARCELLIN.

Mais partir ensemble... traverser Venise... si l'on nous voit tous deux.... on me refusera peut-être le droit d'emmener ma femme... on nous séparera.

ANGÉLA.

Tu as raison.... Va m'attendre à la dernière enceinte de Venise.... Là, hors de la ville, avant l'heure, je t'aurai rejoint.... Un dernier adieu à ma mère....

MARCELLIN.

Ta mère.... mais elle t'empêcherait de me suivre.

ANGÉLA.

Aussi... je ne veux pas la voir... Mais laisse-moi lui écrire, du moins... Mais, au nom du ciel, ne reste pas un moment de plus dans le lieu de ta proscription...

MARCELLIN.

Tu viendras me rejoindre?...

ANGÉLA.

Oh! je le jure devant cette Madona.

MARCELLIN.

Je vais t'attendre.... Mais ne tarde pas, Angela; songe que l'impatience peut m'être mortelle.

Il sort.

SCENE VII.

ANGÉLA, *seule.*

Quelques mots à ma mère.... Lazare les portera... (*Elle écrit.*) Et maintenant, une dernière prière... (*Elle s'agenouille.*) O toi, Madone chérie, qui m'as toujours suivie, même quand j'ai quitté la maison de ma mère, pardonne-moi, pardonne-moi!... Tu me protégeras toujours, même de loin, n'est-ce pas?... (*Bruit de tonnerre et orage.*) Ah! le ciel me condamne.... Cette fuite est impie.... Non, je ne puis suivre Marcellin.... Mais si je ne vais pas le retrouver, il reviendra, lui, il se perdra... Quoi qu'il arrive, le ciel m'arrête, mais mon amour le veut : partons.

Elle s'enveloppe d'un manteau et va pour sortir par le fond.

SCENE VIII.

GABRIELLI, ANGÉLA.

GABRIELLI, *paraissant au fond.*

Vous ne partirez pas!

ANGÉLA.

Encore cet homme!... Oh! laissez-moi!

GABRIELLI.

Vous ne partirez pas, Angéla, vous n'irez pas rejoindre Marcellin; car Venise ne veut pas qu'une de ses filles partage avec cet homme son criminel exil.... Marcellin doit fuir seul...

ANGÉLA.

Venise est bien puissante; mais elle ne l'est

pas assez pour m'empêcher de rejoindre celui que j'aime.

GABRIELLI.

Si Venise ne l'empêche pas.... je l'empêcherai, moi...

ANGÉLA, *à part.*

L'heure passe, et Marcellin ne sauvera point sa vie tant qu'il ne me verra pas à ses côtés...

GABRIELLI.

C'est moi qui ai fait condamner Marcellin à l'exil.

ANGÉLA.

Mais il est innocent...

GABRIELLI.

Il vous aime; il devait être demain votre époux, j'ai dû vous séparer aujourd'hui. Maintenant, il n'est plus là pour vous défendre.... Angéla, vous n'avez point écouté mes supplications... obéissez donc à mes ordres... Je vous ai dit que vous seriez à moi; il faut me suivre.

ANGÉLA.

Vous oseriez employer la violence!

GABRIELLI.

Dites que je ne suis plus assez faible pour m'abaisser à la prière.

ANGÉLA.

Lâche! lâche!... qui n'a de courage qu'avec une femme sans défense... qui lui enlève son époux, son protecteur, afin de pouvoir l'insulter à son aise et sans péril.... Ah! devant vous, ce n'est pas pour moi que j'ai peur!... je vous méprise trop pour vous craindre.... mais Marcellin, mon Dieu! Marcellin!...

GABRIELLI, *mettant le verrou.*

Nous sommes seuls.... ce lieu est désert.... la nuit tombe.... ne tentez pas de résister, ce serait inutile. Suivez-moi! suivez-moi!

Il s'approche d'elle et cherche à la saisir.

ANGÉLA.

Mais comment me défendre, mon Dieu?... Ah! j'entends des pas... une patrouille de sbires... Il n'y a pas de loi à Venise qui protége la violence et la lâcheté... Ces hommes entendront ma voix*. (*Avec force.*) A moi!... à moi!...

GABRIELLI.

Vos clameurs sont inutiles... vous pouvez m'en croire... ce ne sont pas les sbires qui vous protégeront aujourd'hui.

SCENE IX.

LES MÊMES, MARCELLIN.

MARCELLIN, *entrant par la fenêtre qui donne sur le canal.*

Ce sera donc moi **!

ANGÉLA.

Marcellin!

* Angéla, Gabrielli.
** Marcellin, Angéla, Gabrielli.

MARCELLIN.

Misérable! je vais t'arracher ton masque pour t'en souffleter le visage.

Il s'élance vers Gabrielli; celui-ci tire un poignard et se met en défense; Angéla s'élance au-devant de Marcellin et le retient. En ce moment neuf heures sonnent.

ANGÉLA.

Ah! tu es perdu!

GABRIELLI.

Neuf heures!... Vous avez bien fait, Angéla, d'appeler des sbires...

MESSER GRANDE, *en dehors.*

Au nom de la sérénissime République, ouvrez!

ANGÉLA.

Les sbires...

Gabrielli va ouvrir.

MESSER GRANDE, *suivi des sbires.*

Pourquoi ces cris qui ont réclamé notre présence?

GABRIELLI.

Vous allez le savoir... Cette jeune fille, bonne et loyale Vénitienne, voulait vous prévenir qu'il s'était caché ici un Français qui a conspiré contre Venise et que le conseil des trois a condamné.

ANGÉLA.

Ah! infâme!

GABRIELLI.

Messer Grande, vous reconnaissez le coupable?

MESSER GRANDE.

Qu'on se saisisse de lui. (*On entoure Marcellin*.*) Coodamoé Marcellin, tu as osé te montrer à Venise après l'heure que l'indulgence des inquisiteurs d'état t'avait accordée... ta vie nous appartient.

MARCELLIN.

Oui; mais le jugement qui m'a condamné sans preuves a été public, ma mort ne peut être ignorée: et la première goutte de sang français qui coulera marquera au front Venise entière, et attirera sur elle toutes les balles de l'armée de Bonaparte!

MESSER GRANDE.

Français, ton sang ne coulera pas. Le conseil des Trois a prévu le cas où tu laisserais écouler l'heure fatale... Selon l'antique usage des exilés qui rompent leur ban, tu vas être jeté, seul, lié, dans une barque, qui sera poussée hors des lagunes et lancée en pleine mer.

ANGÉLA.

Quoi! dans la nuit, dans la tempête?

MESSER GRANDE.

L'arrêt est porté!... obéissez.... Et qu'on proclame à l'instant sur le rivage la défense à toutes les embarcations de Venise de recueillir le condamné.

ANGÉLA, *se précipitant vers Marcellin, que les sbires entourent toujours.*

Marcellin!...

MARCELLIN.

Angéla, adieu! adieu!.. Non, je n'attendais pas une cruauté si basse de ce lâche gouvernement... Mais je serai vengé! Tu périras, Venise, démo-

* Angéla, Marcellin, Messer Grande, Gabrielli.

cratie de despotes!... Tu périras, Venise, république de tyrans!...

On l'entraîne. Messer Grande et les sbires le suivent et empêchent Angéla de sortir.

GABRIELLI.

Et maintenant il faudra bien qu'elle soit à moi.

Il s'approche d'Angéla.

ANGÉLA.

Marcellin! Marcellin!

SCENE X.

LES MÊMES, LÉONA

LÉONA *au fond.*

Angéla...

ANGÉLA.

Ma mè.....

GABRIELLI.

Léona.

LÉONA.

Tu es malheureuse, tu es abandonnée... viens, suis-moi... ta mère te revient, ta mère te restera.

Elle emmène Angéla, qu'elle soutient, et passe devant Gabrielli, qui recule, frappé d'un respect involontaire.

LA TOILE TOMBE.

ACTE DEUXIEME.

Le théâtre représente le portique de Saint-Marc. A droite, l'escalier des Géans avec ses deux statues, qui conduit au palais du Doge; à gauche, le logement de Léona; au fond, le bord de la mer.

SCENE PREMIÈRE.

LÉONA, UN GONDOLIER, PEUPLE.

Au lever du rideau, le peuple est sur la place. Léona sort de sa maison, et est entourée de tout le monde.

UN GONDOLIER *.

Mère Léona, vous qui savez tout, dites-nous pourquoi le sérénissime prince et la seigneurie se sont assemblés de si grand matin?

LÉONA.

C'est qu'on a reçu de terribles nouvelles cette nuit. Nos frères de Vérona ont repoussé les Français, qui, sous prétexte de leur guerre avec l'Autriche, traversaient le territoire vénitien : les Véronais en ont frappé cinq cents, et tiennent le reste de leurs troupes cernées dans la citadelle.

TOUS.

Bravo! gloire à saint Marc!

LÉONA.

C'était le saint jour de Pâques qu'a été exécuté cet acte de justice, et l'on a donné à cette victoire le nom de Pâques véronaises.

TOUS.

Gloire aux Pâques véronaises!

LÉONA.

Vous le voyez, le patron de Venise n'abandonne pas ses enfans, et ce matin même il nous a fait découvrir une frégate française qui cinglait vers notre port : c'est pour cet objet que la seigneurie et le doge viennent de s'assembler.

LE GONDOLIER.

Une frégate française près d'aborder! Courons sur le rivage, et que nos ennemis périssent même avant d'y arriver!

* Léona, le Gondolier.

TOUS.

Oui! oui!

LÉONA.

Oui, courez, courez, mes enfans, les Français veulent notre asservissement et notre perte; mais si nombreuse que soit leur armée, le lion la dévorera. Les reliques de saint Marc sont toujours à Venise, et vous savez la prédiction.

TOUS.

Vive Venise!

SCENE II.

LÉONA, ANGÉLA, *sortant en pleurant du logement de Léona.*

LÉONA.

Tu pleures, Angéla, tu pleures quand tous tes frères triomphent?

ANGÉLA.

Et que doit m'importer à moi leur joie ou leur douleur? Prennent-ils part à mes peines? et n'est-ce pas Venise qui m'a ravi mon époux?

LÉONA.

Tu n'aimes donc au monde que cet homme!... Mais cet homme était un ennemi de Venise, Venise l'a chassé de son sein; c'est la main de Dieu qui a poussé sa barque hors des lagunes, c'est la main de Dieu qui vous a séparés...

ANGÉLA.

La main de Dieu ne peut pousser à la mort un innocent, et Marcellin était innocent, et cette nuit il a été englouti dans les flots.

LÉONA.

D'où le sais-tu?

ANGÉLA.

Vous n'avez donc pas entendu cette nuit la tempête?... Oh! je veillais, moi!... chaque coup de tonnerre me brisait le cœur: je criais grâce en pleurant à l'ouragan, et l'ouragan impitoyable redoublait ses fureurs... Je demandais à Dieu de rejeter l'esquif de Marcellin sur la terre, et puis je songeais en frémissant que la terre était pour lui mortelle comme les flots, que les bourreaux étaient là pour suppléer à la tempête; et alors le désespoir me prenait, et je disais à Dieu que sa colère ne devait point frapper cette pauvre barque qui défendait saintement contre les flots les jours d'un innocent, mais bien cette ville impie, inhospitalière, où la liberté est encore tyrannique, où le peuple est la victime, la proie d'un pouvoir mystérieux qui le frappe, le torture, le dépouille, le déshonore au gré de ses caprices, de ses viles passions, et qui ne se révèle à lui que le masque sur le front et le stylet à la main.

LÉONA.

Silence, Angéla, tu blasphèmes... (*Ici on entend des cris du peuple dans le lointain.*) Quels sont ces cris?..le peuple accourt de nouveau sur cette place.

ANGÉLA.

Le peuple!... ah! permettez que je fuie. Tous ces cris de mort qu'on pousse contre les Français, il me semble qu'ils s'adressent à lui seul... Je vais m'asseoir sur les décombres de sa cabane; contempler l'endroit où j'ai vu disparaître sa barque pour toujours, et là... là... que Dieu m'accorde la grâce d'y mourir!

Elle sort d'un côté, le peuple entre de l'autre.

SCÈNE III.

LE GONDOLIER, LE PEUPLE, LÉONA.

LE GONDOLIER.

La frégate française a osé jeter l'ancre en face du château, elle a eu l'audace d'envoyer quelques matelots à terre...

LÉONA.

Et où les a laissés repartir?...

LE GONDOLIER.

Nous sommes arrivés trop tard pour les en empêcher; d'ailleurs ils étaient protégés par un officier et des gardes du doge, qui les ont suivis jusque sur leurs vaisseaux.

LÉONA.

Ainsi l'ennemi, qui voudrait nous asservir, déploie fièrement ses trois odieuses couleurs devant l'étendard de saint Marc?

LE GONDOLIER.

Venise toute entière s'est levée. Toutes les embarcations sont à la mer, et cinglent vers le vaisseau; elles n'attendent qu'un signal; nous venons le demander au doge.

TOUS.

Le doge!... le doge!...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE DOGE *et une partie de* SA SUITE.

LE DOGE, *après avoir descendu l'escalier.*

Peuple, votre doge et votre sénat veillent sans cesse sur vous. Il n'était pas besoin de vos cris pour leur donner l'alarme. La frégate française qui est dans le port, et dont la présence vous porte ombrage, a déjà reçu un message qui l'invite à s'éloigner. Le capitaine Laugier, qui la commande, a demandé deux heures pour lever l'ancre, le sénat et le doge lui ont accordé ce délai, qui a paru juste et nécessaire.

LE PEUPLE.

Non, non...

LE DOGE.

Peuple, ce serait violer le droit des gens que de ne pas donner asile aux Français dans le port de Venise. Si le sénat voulait la guerre, il l'aurait déclarée à la France, et alors il poursuivrait son pavillon; mais la France est en paix avec Venise.

LE GONDOLIER.

Et les Pâques véronaises!

TOUS.

Oui!

UN HOMME DU PEUPLE.

Et le territoire violé!

TOUS.

Oui, oui!

LE DOGE.

Peuple, votre sénat et votre doge ont accordé deux heures au capitaine Laugier pour lever l'ancre; pendant ces deux heures, le canon du fort, les embarcations... et vous-mêmes, respecterez la frégate. C'est l'ordre du grand conseil et du doge; obéissez.

SCÈNE V.

LES MÊMES, GABRIELLI, *suivi des* DEUX AUTRES INQUISITEURS D'ÉTAT, MESSER GRANDE *devant eux*, SBIRES.

Ils paraissent tout-à-coup sur le haut de l'escalier des Géans.

GABRIELLI, *d'une voix forte.*

Et nous, plus forts et plus puissans que le sénat et le doge, nous avons donné l'ordre contraire.

TOUS.

Le conseil des Trois!...

Le peuple s'incline.

GABRIELLI.

La frégate que commande le capitaine Laugier vient espionner Venise jusque dans ses ports. Nous avons ordonné de tirer sur la frégate et de la couler bas.

LE DOGE.

Mais c'est un manque de foi, après l'assurance que vient de donner le sénat.

GABRIELLI.

C'est une représaille.

LE DOGE.

Mais il fallait au moins déclarer la guerre à la France.

GABRIELLI.

Vérone s'en est chargée. Oui, peuple de Venise, la révolte de Vérone et la défaite des Français sont le prélude d'une victoire entière. Peuple, au signal qui partira de la statue de notre saint patron, portez la mort aux Français... que seuls les flots s'ouvrent pour eux, et que leurs cadavres ne puissent profaner le sol sacré de Venise.

LE PEUPLE.

Gloire à saint Marc!

LE DOGE.

Vous le voulez... qu'il en soit fait ainsi; mais qu'un jour retombe sur la tête des trois inquisiteurs d'État le sang des Français et celui des Vénitiens peut-être!

Cris du peuple; il s'enfuit en désordre. Le doge et sa suite se retirent. Les Trois rentrent dans le palais.

SCENE VI

LÉONA, LAZARE.

LÉONA.

Enfin, Venise retrouve donc son énergie et son courage; oui, que pas un de ses ennemis n'échappe. Mon Dieu, vengez-nous!

LAZARE, *à part.*

La voix du président du conseil des Trois ressemble singulièrement à celle de ce patricien que j'ai vu poursuivre Angela, et dont la haine a perdu Marcellin.... Ceci est bon à savoir.

LÉONA.

Toi ici, Lazare, et tu ne vas pas comme les autres aider au triomphe de Venise?

LAZARE.

Je ne suis pas Vénitien, moi..... Ce ne serait donc que comme spectateur que j'irais me mêler à la foule... Eh bien! le grand courage d'une ville toute entière attaquant une frégate sans défense, ce n'est pas un spectacle bien curieux ni bien neuf. J'ai quelquefois vu exécuter..... et l'affaire de ce jour n'est pas autre chose qu'une exécution... exécution que n'a motivée, à la vérité, aucun délit, aucun procès, aucun jugement..... Ainsi donc, massacre pour massacre, j'ai déjà eu plusieurs divertissemens de ce genre; seulement aujourd'hui les patiens sont un peu plus innocens qu'à l'ordinaire, les bourreaux un peu plus lâches: voilà tout.

LÉONA.

Misérable! tu oses ainsi calomnier la justice du conseil des Trois.... Mais je te pardonne, tu n'es pas Vénitien.....

LAZARE.

Ni Français... aussi je n'attache pas autrement d'importance a tout ceci.... seulement, je croyais que les armes et la qualité des coupables ne devraient rien changer au crime, et je trouve singulier de voir souvent punir ceux qui assassinent, au péril de leur vie, à coups de stylet, par ceux qui assassinent aujourd'hui à coups de canon sans exposer la leur.

LÉONA.

Et c'est pour me faire entendre de tels blasphèmes que tu oses mettre le pied sous le péristyle de Saint-Marc.

LAZARE.

Moi!.... oh! pour qui me prenez-vous?.... C'est une affaire qui m'amène ici; je cherchais Angela, votre fille adoptive.

LÉONA.

Que lui veux-tu?

LAZARE.

Je veux lui demander si elle a quelque nouvelle de ce pauvre Marcellin, au cas bien improbable où il ne serait pas mort.

LÉONA.

Marcellin!... Marcellin!... n'entendrai-je donc parler que de cet homme aujourd'hui?... Eh bien! que lui veux-tu à ce Marcellin?

LAZARE.

C'est toute une histoire... Vous savez que ma cabane était voisine de la sienne... on a abattu celle de Marcellin.

LÉONA.

La loi le voulait... c'était justice.

LAZARE.

Oui... c'était justice... On a bien dit qu'il y avait là-dessous quelque vengeance de patricien; mais je n'examinerai pas quel motif a dicté l'arrêt, puisque l'arrêt c'était justice, à cela près que Marcellin était parfaitement innocent du crime pour lequel on l'a condamné. Il était si bien innocent, qu'il connaissait le coupable et qu'il s'est laissé frapper pour ne pas le livrer...

LÉONA.

Il se pourrait?... mais non... tu veux m'intéresser à toi, tu me trompes.

LAZARE.

Je connais le vrai coupable.

LÉONA

Ah! tu connais?...

LAZARE.

Vous pouvez être tranquille, je ne vous le nommerai pas... Je serai aussi discret que Marcellin, et j'aurai moins de mérite à cela. Qu'il vous suffise de savoir qu'on garde de ce côté quelque reconnaissance a Marcellin; mais il ne s'agit point de cela ici..... Ce matin, un inconnu frappe à ma porte, et me demande la demeure d'un Français nommé Marcellin.... Il a demeuré là, lui dis-je.... Et comme il regardait avec étonnement la terre jonchée de débris, je lui appris que la police vénitienne, n'osant pas encore faire couler le sang d'un Français, lui avait donné un domicile en pleine mer; mais que, par exemple, elle avait eu le courage de détruire sa cabane, lorsque toutefois il n'y avait plus personne... Je suis désolé, me dit l'inconnu. Je suis envoyé par un Français qui, pour le moment, fait route pour

Venise. Ce Français m'avait recommandé de chercher Marcellin, de le voir à tout prix, et de lui remettre cette lettre et ce portrait... La mer peut seule savoir, répondis-je, ce qu'elle a fait de mon pauvre ami. Toutefois, s'il échappe aux dangers de la nuit, je connais quelqu'un à qui il donnera certainement de ses nouvelles..... Remettez-moi ces objets... Voilà comment, mère Léona, il se fait que j'ai profané aujourd'hui de mes pas le péristyle du grand saint Marc!.... (*Otant son bonnet.*) Qu'il me pardonne!

LÉONA.

Si Angéla était ici..... je lui défendrais d'accepter ce dépôt d'un Français, et, eût-elle connaissance du sort de Marcellin, je lui défendrais de lui transmettre cette lettre, qui contient sans doute quelque trahison contre Venise, puisqu'elle vient d'un bâtiment qui amenait l'espionnage sur nos bords. Détruis ces objets, si tu ne veux pas que je te fasse punir pour avoir osé t'en charger.

LAZARE.

Doucement, mère Léona; comme vous y allez!... détruire ces objets!... mais il ne m'est pas prouvé à moi que cette lettre soit si coupable... Vous allez me persuader, peut-être, que ce portrait conspire aussi... Ça a pourtant l'air d'un bien brave homme; il ressemble un peu à Marcelin, et, pour peu que Marcelin fût poudré, qu'il eût un uniforme français, une cicatrice qui se prolongeât du front sur la joue droite, et un signe sous la joue gauche...

LÉONA.

Que dit-il?... Lazare, laisse-moi voir ce portrait.

LAZARE.

Non pas!... non pas!.... c'est fragile, et vous avez la main trop.... vénitienne.

LÉONA.

Lazare.... je t'en supplie, laisse-moi voir ce portrait

LAZARE.

Eh bien! voyez!... voyez...(*elle regarde et pousse un cri*) mais ne touchez pas.

LÉONA.

Grand Dieu!.... Oh! je m'abuse..... Lazare, confie-moi ce portrait, confie-moi cette lettre, et je te jure qu'ils seront remis fidèlement à Angéla.

LAZARE.

Oui, pour les livrer au gouvernement, pour les jeter dans cette gueule de lion en bronze ouverte à toutes les dénonciations... et qu'à sa grandeur on pourrait appeler l'oreille du conseil des Trois!

LÉONA.

Oh! quel doute affreux!

Ici on entend une forte explosion. Le peuple crie au loin *Le signal! Mort aux Français!*

LAZARE.

Le signal!... Si je pouvais sauver pourtant quelques malheureux... Mais que faire de cela?... Voyons, mère Léona... vous êtes dévote... jurez-moi sur les reliques de saint Marc... vous croyez à ça, vous... que vous remettrez fidèlement ces objets à Angéla.

LÉONA.

Je le jure.

LAZARE.

Prenez donc... moi, je vais voir comment les choses se passent, et si je peux recueillir dans ma barque quelques Français... Après tout, les vivans sont encore plus reconnaissans que les morts... l'humanité, c'est là ce qui satisfait mieux le cœur et ce qui rapporte davantage.

Il sort.

SCENE VII.

LÉONA, *seule, les yeux sur le portrait.*

Oui, c'est bien lui! ce sont bien là ces traits qui m'ont séduite! c'est bien là l'homme qui m'a perdue, qui m'a rendue mère, et qui ensuite a tué mon enfant... et si je pouvais douter, je reconnais là sur cette adresse son écriture: *Pour Marcellin, à Venise.* Mais que peut-il vouloir à Marcellin? que contient cette lettre qui vient le chercher de si loin, à Venise, où je suis? Peut-être y parle-t-on de moi, peut-être y a-t-il un souvenir pour l'enfant que nous avons perdu! Oh! quoi qu'il arrive, il faut que je sache... (*Elle brise le cachet et lit.*) « Mon fils... » Mon fils! il dit mon fils à Marcellin! « C'est à genoux que je t'écris; » mes torts envers toi ont commencé avec ta » mère; je l'avais enlevée à son pays, je lui avais » fait oublier tous ses devoirs... » Comme à moi, mon Dieu! comme à moi! et si mon enfant n'était pas mort, je croirais... « Toi, tu fus élevé » comme l'enfant d'un de mes serviteurs, de mon » intendant. L'émigration, depuis huit ans, m'a enlevé à la France, j'ai perdu ma fortune, et, pour » comble de malheur, j'ignorais ton sort; enfin on » m'apprend que tu es à Venise: je ne puis plus » te donner que mon nom; accepte-le comme une » expiation. En attendant que je puisse te retrouver, je t'envoie cette lettre et ce portrait, qui n'est » entre tes mains qu'un dépôt, car tu n'es pas seul » à Venise. Demande asile et secours à ta mère, à » ta mère, à qui j'avais osé faire croire que tu étais » mort en naissant. » (*Haut.*) Mon Dieu! (*Lisant.*) « Mais déjà peut-être son amour t'aura reconnu, » car le cœur d'une mère ne s'y trompe pas! T » mère se nomme Léona Michielli... » Lui! Marcellin! mon fils, mon enfant! lui, que j'ai repoussé de ma famille, que j'ai vu chasser de Venise, jeter à une mort certaine! et rien ne m'a fait tressaillir, rien ne m'a fait trembler! et une voix ne s'est pas élevée dans mon ame pour se dire: C'est ton enfant! Quoi! celui que j'ai tant pleuré, le seul être aimé de moi qui ne m'ait pas déchiré le cœur, il était à mes côtés, je pouvais l'embrasser, le sauver... et parce qu'il portait un nom français, je n'ai pas compris qu'il était mon fils, je n'ai pas compris que pour une mère un enfant ne peut avoir qu'une patrie, c'est le sein qui l'a porté! Ah! j'étais donc insensée! j'étais maudite! Oh

oni, mon Dieu! j'étais maudite! Mais où est-il maintenant? qu'est-il devenu? est-il vivant encore? est-il mort? Où courir? où le chercher? où savoir...? (*Apercevant Angéla qui accourt, elle pousse un cri et va à elle.*) Ah!

SCENE VIII.

LÉONA, ANGÉLA.

LÉONA.

Marcellin!... Marcellin!... dis, parle, réponds, où est-il? le sais-tu? Mais parle... parle... je t'en supplie.

ANGÉLA.

Il vit, il est sauvé.

LÉONA.

Sauvé!...

ANGÉLA.

Oui; ce matin, un des matelots de la frégate française qui est venue chercher de l'eau sur le rivage, a remis pour moi un billet que je reçois à l'instant. Marcellin m'écrit que cette nuit, poussé par la tempête vers la frégate du capitaine Laugier, il a trouvé asile à son bord, et qu'il est en vue de Venise.

LÉONA.

Sur la frégate!... Ah! malheureuse!... il est perdu!...

ANGÉLA.

Que voulez-vous dire?

LÉONA.

Mais d'où viens-tu donc?... d'où sors-tu?... Tu ne sais donc pas qu'on attaque la frégate?... tu ne sais pas qu'on massacre l'équipage, qu'on va tuer Marcellin... et que Marcellin... c'est mon fils... oui, le fils que j'ai cru mort, que maintenant il me faut pleurer sans retour... oni, Marcellin... mon fils.... Pourquoi me regardes-tu ainsi?... Et tu ne pleures pas, et tu ne meurs pas quand je te dis qu'on l'égorge!... Ah! tu ne l'aimes pas, toi!...

ANGÉLA.

Lui... c'était votre fils, et il va mourir!...

LÉONA.

Oh! non, Dieu ne le permettra pas... Dieu ne me tuera point par cet horrible châtiment; car c'est moi qui excitais la haine du peuple contre les Français, c'est moi qui ai demandé leur mort, c'est moi qui aurai tué mon fils... (*Tombant à genoux.*) Oh! mon Dieu! pardonnez-moi mes blasphèmes, mon Dieu! oubliez les malédictions d'une Vénitienne, n'entendez que les cris d'une mère... mon Dieu! sauvez mon enfant!

Ici on entend une explosion terrible. Les deux femmes poussent un cri de terreur. Le peuple traverse le théâtre portant des armes, des uniformes français au bout d'une pique; des drapeaux tricolores, etc., et pousse des cris horribles. Le Gondolier s'arrête, et dit en passant à Léona.

LE GONDOLIER.

Réjouissez-vous, mère Léona, la frégate est en débris, tous les Français sont morts, tous; il n'en est pas échappé un seul. Gloire à saint Marc!

LÉONA et ANGÉLA.

Mort!... mort!...

ANGÉLA.

Mon époux!...

LÉONA.

Mon fils!... mort!... mort!... mort sous mes malédictions, à moi, sa mère!.... (*Se relevant.*) Ah! du moins, que je puisse disputer son cadavre à la vengeance des Vénitiens, que je puisse l'embrasser une fois.... que je puisse mourir auprès de lui!.... Viens... courons... il faut le chercher, il faut le retrouver.... Viens, viens.... moi, par ici.... toi, par là!...

Elles sortent chacune d'un côté différent. Le peuple continue à traverser au fond en poussant des cris. Lazare entre en scène avec Marcellin, qu'il soutient et qui se traîne avec peine. Il le fait asseoir sur un banc.

SCENE IX.

LAZARE, MARCELLIN.

LAZARE.

Personne... personne... tous courent vers la grande place. Ici tu seras en sûreté pendant quelques instans. Reprends haleine... repose-toi. Ce costume vénitien, et le lieu où nous sommes, te protégeront.

MARCELLIN.

Je te rends grâce, ami, de m'avoir sauvé de ce massacre en me recueillant dans ta barque.

LAZARE.

Si ce n'avait été qu'un devoir, j'aurais pu y manquer; mais je t'avais confié mon secret, tu savais que moi seul avais osé décorer le lion de saint Marc de la cocarde tricolore, et plutôt que de me livrer, tu t'es laissé précipiter à la mer. Donc c'était une dette, et je paie toujours les miennes, au moins celles de ce genre.

MARCELLIN.

O Vénitiens! Vénitiens! qui n'avez de courage que par le nombre, d'énergie que pour la cruauté!... Au milieu de la tempête affreuse de cette nuit, je fus recueilli, tu le sais, par le brave capitaine Laugier, à bord de sa frégate. L'ouragan soufflait avec force, et chassés par deux vaisseaux autrichiens, nous fûmes obligés de nous réfugier sous les batteries du Lido, pour échapper quelques instans aux dangers d'une mer agitée et aux pavillons ennemis; nous jetâmes l'ancre sous le fort, après avoir salué son drapeau comme celui d'une puissance alliée; l'équipage commençait à prendre un repos qui lui était bien nécessaire, lorsqu'un officier de Venise est venu sommer le capitaine de regagner la haute mer. En vain le brave Laugier en a appelé à la foi des traités, au droit des gens, à l'humanité vénitienne, qui faisait une loi de donner asile à des gens que la tempête allait engloutir; tout à

été inutile ; on ne lui a accordé que deux heures pour lever l'ancre ; et, malgré la fatigue qui accablait l'équipage, nous nous empressions tous à ce travail, quand, un quart d'heure après, à un signal parti de la place Saint-Marc, le canon du Lido a tiré sur nous. Étonnés, surpris, nous nous arrêtons ; la capitaine nous ordonne de rentrer, et reste seul sur le pont en parlementaire. A peine y était-il, qu'un second boulet est envoyé du fort et l'étend mort sur son navire.

LAZARE.

Trahison infâme !...

MARCELLIN.

A cette vue, des cris de rage et d'indignation... Nous courons à nos batteries... mais nous sommes écrasés par l'artillerie du château avant d'avoir pu charger une seule pièce ; mille embarcations entonrent la frégate, précédées d'un feu incessant, implacable ! On ne voit plus les flots, tant elles sont nombreuses ; toutes s'abattent sur notre navire ; des centaines d'hommes y pénètrent par les échelles, les cordages, les écoutilles ; il pleut sur notre bord des Monténégrins, des Esclavons, des gens de Raguse, tous les bandits de Venise ! Accablés sous cette avalanche vivante, nous ne pouvons plus même remuer un bras pour saisir une hache ou armer un pistolet : ils étaient plus de deux mille, armés, disposés, rassemblés à l'avance... nous étions trente-cinq hommes sans chef, sans forces, presque sans armes.

LAZARE.

Lâcheté !...

MARCELLIN.

Alors ce ne sont plus des hommes qui massacrent, ce sont des bêtes féroces qui dévorent.... On pille, on égorge, on dépouille, on mutile les morts... on arrache leurs habits, on déchire leurs entrailles.... Furieux à la vue de cette lutte infâme, je cours à la Sainte-Barbe, pour faire sauter les bourreaux avec le reste de leurs victimes... Tout-à-coup paraît un vieillard, un noble de France, celui-là même que, jusqu'à ce jour, j'avais cru n'être que mon bienfaiteur ! Il sortait de sa cabine, où des souffrances le retenaient... Il m'aperçoit, et s'écrie, avec un accent que je n'oublierai jamais : « C'est toi, Marcellin ! toi, mon fils !... » En ce moment, un Esclavon lève une hache sur mon front, le vieillard s'élance pour me protéger, la hache de ce misérable lui fend la tête.... Je punis l'assassin .. le vieillard expire... en murmurant ces mots : « Venge-nous ! venge-» moi ! Marcellin, je suis ton père ! » Tu entends, Lazare, c'était mon père qu'on venait de massacrer sous mes yeux !... Et rien.... je ne pouvais rien !... Déjà il était trop tard pour faire sauter le vaisseau.... Oh ! alors je ne songeai plus qu'à vivre .. Ramassant un bonnet et un manteau vénitiens, je m'en suis paré avec audace, et me précipitant dans la mer, je nageais vers le rivage. Je sentais mes forces défaillir, quand ta barque m'a recueilli. Oh ! oui... oui... Lazare, jamais je n'avais eu tant d'horreur de la mort.... J'aurais voulu y échapper, n'importe par quelle lâcheté, par quelle infamie.... Pour vivre, je crois, s'il l'avait fallu, j'aurais marché sur le drapeau français. Oui, à tout prix, il me fallait la vie !... car la vie... la vie ! c'est la vengeance !...

LAZARE, *à part.*

Bien !... le voilà où je le voulais : maintenant, pour s'unir à mes desseins, il est capable de suivre même son intérêt.

MARCELLIN.

Et Angéla, ma pauvre Angéla, qu'est-elle devenue ? Mon Dieu ! la reverrai-je encore ?

LAZARE.

Angela ! est-ce que son nom ne te rappelle pas un nouvel outrage de Venise ?

MARCELLIN.

Ah ! Venise .. ville exécrable !... Dis-moi, n'avais-tu pas hier quelque chose à me proposer pour la combattre, pour la détruire ? Oh ! quel que soit le rôle que tu me proposes contre mes ennemis, je ne te demande plus si ce rôle est facile, s'il est loyal, s'il est possible.... Je ne te demande plus qu'une chose... leur ferai-je beaucoup de mal ?...

LAZARE.

Oh ! si mon projet pouvait s'accomplir !...

MARCELLIN.

Quel est-il ?... Parle...

LAZARE.

Écoute, tu connais comme moi ces fils de saint Marc : les patriciens sont cruels et superbes, le peuple est superstitieux et timide. Les patriciens, soutenus par le peuple, peuvent encore quelque chose ; sans le peuple, ils ne peuvent rien. Une croyance folle est attachée aux reliques de saint Marc ; tant que les Vénitiens les posséderont, ils se croiront invincibles et sauront se défendre.... Oh ! si l'on pouvait leur enlever ces reliques, ce Palladium, une telle peur s'emparerait de toute la ville, que le lion de bronze lui-même serait capable de prendre la fuite.

MARCELLIN.

Et tu voudrais...

LAZARE.

La vieille Léona, la mère adoptive de ton Angéla, est la gardienne du souterrain où se trouvent ces reliques ..

MESSER GRANUE, *en dehors sur la place.*

Peuple de Venise .. plusieurs Français ont échappé à la juste vengeance de la nation... Une recompense de mille sequins est promise à qui livrera leur tête.

LAZARE.

Diable !... on te connaît a Venise... il faut t'y cacher.

MARCELLIN.

Et ne pas la revoir... Quelqu'un accourt !...

LAZARE.

C'est Léona !

MARCELLIN.

Léona ! .. je suis perdu, elle va me livrer.. Ah !

fuyons!... Il est trop tard, le peuple vient de ce côté.

LAZARE.

La!. cache-toi là... qu'elle ne puisse d'abord te voir.

Il l'entraîne dans la coulisse en face du logement de Léona.

SCENE X.

Les Mêmes, LÉONA*.

LAZARE, *allant au devant de Léona.*

Ah! mère Léona, vous êtes Vénitienne... mais vous êtes femme, vous devez avoir de la pitié dans le cœur: ne le dénoncez pas, ne le livrez pas.

LÉONA.

Qui donc?

LAZARE.

Oh! je n'ose dire son nom, il vous rendrait toute votre colère... c'est le fiancé de votre fille adoptive. que sa mort tuerait aussi.

LÉONA.

Marcellin?

LAZARE.

Marcellin!... Eh bien, oui; il a échappé au massacre des Français, je l'ai sauvé dans ma barque, ne le livrez pas...

LÉONA.

Le livrer! moi!

Cris du peuple.

LAZARE.

Grand Dieu! on vient de ce côté... Le malheureux!... si on le voit, il est perdu!

LÉONA.

Où le cacher?... Ah! c'est Dieu qui m'inspire! Amène-le, Lazare, je vais le cacher là.

LAZARE.

Là... dans votre demeure?

LÉONA.

Non; car tout le monde peut y pénétrer; mais dans ma demeure aussi est l'entrée de la grotte de saint Marc... je vais la lui ouvrir.

LAZARE.

La grotte de saint Marc... Viens, Marcellin, viens, hâte-toi.

MARCELLIN, *entraîné par Lazare.*

Où me conduis-tu, malheureux? tu me perds!

LAZARE.

Je te sauve!

Il le pousse dans la maison.

LÉONA.

Si je pouvais l'embrasser... lui dire... (*Les cris se rapprochent.*) Il est trop tard!... Le peuple aurait-il découvert ses traces?... écoutons!

LAZARE, *sortant de la maison.*

Enfin, j'ai vu se refermer sur lui la porte des souterrains de Saint-Marc.

LE PEUPLE, *en entrant.*

Au feu!

* Léona, Lazare, Marcellin.

SCENE XI.

Les Mêmes, PEUPLE, PREMIER GONDOLIER, DEUXIÈME GONDOLIER, MESSER GRANDE *et ses* Estaffiers *descendent l'escalier des Géans**.

Le peuple porte plusieurs habits de marins français, chapeaux, cocardes, etc., qu'ils foulent aux pieds. Le gondolier porte l'uniforme du capitaine de la frégate.

PREMIER GONDOLIER.

Au feu! au feu! les dépouilles des Français!

TOUS.

Au feu! au feu!

On forme à la hâte un bûcher et on y jette tous les objets français.

DEUXIÈME GONDOLIER.

Au feu, l'uniforme du capitaine Laugier.

PREMIER GONDOLIER.

Et, s'il est un seul Français dans Venise, qu'il tente de l'arracher aux flammes, nous l'y précipiterons avec lui.

TOUS.

Oui! oui!

Il jette le drapeau. L'aide de camp paraît au même instant.

SCENE XII.

Les Mêmes, UN AIDE DE CAMP *couvert de poussière.*

L'AIDE DE CAMP, *arrachant le drapeau au bûcher.*

Vous demandez un Français, me voilà!

TOUS.

A mort! à mort, le Français!

L'AIDE DE CAMP

Lequel de vous osera frapper un aide de camp du général Bonaparte?

TOUS, *reculant effrayés.*

Bonaparte!

L'AIDE DE CAMP.

La tentative serait vaine sur moi comme sur cet habit; cet uniforme, c'est celui qui a vaincu l'Europe tant de fois, et je vous jure qu'il n'a pas peur du feu.

MESSER GRANDE.

Mais que viens-tu faire ici?

L'AIDE DE CAMP.

Je viens au nom du général Bonaparte demander justice du sang des Français versé à Vérone; j'apprends à l'instant que le brave Laugier vient d'être massacré sur sa frégate, avec son équipage... en attendant qu'un envoyé spécial vienne demander justice de cette dernière infamie, j'en rejette solennellement la responsabilité sur le gouvernement de Venise, qui va à l'instant même me rendre raison de la perfidie des Véronais.

MESSER GRANDE.

La justice des Véronais est dans leur victoire.

TOUS.

Oui! oui!

* Lazare, peuple, gondoliers, peuple, Léona.

L'AIDE DE CAMP.

Les Véronais sont écrasés, vaincus; voici leur capitulation que j'apporte au sénat. Peuple de Venise, ce n'est pas avec la trahison que vous commencerez à triompher de la France. (*Mouvement du peuple.*) Je veux voir le doge et le conseil à l'instant.

MESSER GRANDE.

A l'instant... mais le sérénissime prince ne peut recevoir ainsi sur l'heure.

L'AIDE DE CAMP.

Je veux voir le doge et le conseil à l'instant.

MESSER GRANDE.

Mais c'est impossible! c'est contre les usages, contre toutes les lois de Venise.

L'AIDE DE CAMP, *tirant sa montre.*

Si dans dix minutes je n'ai pas de réponse, je déclare à la république de Venise, au nom de la France, une guerre d'extermination.

Il se promène.

MESSER GRANDE.

Si vous prolongiez du moins ce délai... songez-y, dix minutes...

L'AIDE DE CAMP.

Je vous ferai remarquer qu'il ne vous en reste plus que neuf. (*Messer Grande remonte rapidement l'escalier et disparaît. Comptant.*) Deux...

LAZARE, *à part.*

Qu'est-ce qui calomniait donc le peuple de Venise en disant qu'il ne savait vaincre que par le nombre?... Ici, il est le plus nombreux, car il n'a à faire qu'à un seul homme, et voyez s'il bouge.

L'AIDE DE CAMP.

Quatre...

LÉONA.

Mais ce Bonaparte est donc bien terrible?...

L'AIDE DE CAMP.

Cinq..

SCENE XIII.

LES MÊMES, ANGÉLA, *accourant.*

ANGÉLA.

Ma mère, ma mère, je ne l'ai pas vu... il est mort!... Il est mort!

LÉONA.

Silence... il vit... je l'ai sauvé, il est là!

ANGÉLA.

Là?...

L'AIDE DE CAMP.

Neuf...

Il remet sa montre et s'avance.

LE PEUPLE.

Nous sommes perdus!

MESSER GRANDE, *du haut de l'escalier.*

Le doge et le conseil attendent l'envoyé du général Bonaparte.

L'aide de camp monte l'escalier des Géans. Léona traverse le théâtre pour aller joindre Marcellin; Messer Grande l'arrête, et lui fait signe de monter au palais. Tableau.

ACTE TROISIEME.

Le théâtre représente les souterrains de Saint-Marc. Au fond, la grotte entourée d'un abîme ouvert et profond. Des liers, des statues, des arcades, des niches recouvertes de draperies, etc., etc.

SCÈNE PREMIERE.

MARCELLIN, *seul.*

Où suis-je?... Je te sauve, m'a dit Lazare, et il m'ensevelit vivant dans une vaste tombe, dans ces souterrains où mon œil découvre au loin des abîmes, où nulle voix humaine ne répond à ma voix... je te sauve, m'a-t-il dit; mais c'est la vengeance que je demande! et comment l'obtenir? Oh! périr s'il le faut, mais périr sur les ruines de Venise. Oh! mon Dieu, mon Dieu! guide-moi, soutiens-moi; tu as récompensé mon père dans le ciel, fais que sa mort s'expie sur la terre. Si je suis dans les entrailles de Venise, permets que je la frappe toute entière. Si ces piliers soutiennent les palais des bourreaux de mon père, eh bien! donne à mon bras la force de les ébranler, et fais crouler, s'il se peut, Venise sur la tête de ces infâmes oppresseurs, dussé-je, comme Samson, être englouti sous les décombres!... Eh quoi! Lazare ne revient pas!... ni Lazare, ni Angéla... Angéla ne sait donc pas que j'existe!... Toujours ce silence effrayant... toujours cette obscurité profonde!... (*Ici on entend une marche dans le lointain.*) Quel est ce bruit? Qu'entends-je? on vient de ce côté!... Ah! c'est lui sans doute... ce sont eux. (*Il regarde dans la coulisse.*) Grand Dieu! que vois-je?... ce sont des sbires qui s'avancent avec des torches! Le conseil des Trois... Serais-je découvert? viendrait-on m'arrêter ici?... Ah! oui; car la vieille Léona marche à leur tête... L'ennemie des Français a juré ma mort... elle vient me livrer... et pas une arme pour vendre chèrement ma vie! Mon Dieu! mourir ici, lâchement égorgé, sans défense, sans un cri qui puisse se faire entendre!... Comment me soustraire?... oh! là, derrière cet épais rideau, je leur échapperai peut-être.

Il court se placer dans une niche derrière un rideau noir.

SCÈNE II.

LÉONA, MESSER GRANDE, Familiers, *avec des torches*, le Conseil des Trois, *parmi lesquels est* GABRIELLI *masqué*, LE DOGE, dix Hommes du peuple, LAZARE *parmi les Familiers*.

MESSER GRANDE, *à Léona, qui le précède*.

Avancez donc, mère Léona, vous retardez à chaque instant la marche du cortége.

LÉONA.

J'avance, messer Grande; c'est que la route est étroite, et qu'à mon âge on commence à chanceler. (*A part.*) Mon Dieu! pourvu qu'il comprenne, qu'il nous voie venir, qu'il se cache..

MESSER GRANDE.

Marchez donc!

LÉONA.

Je marche. (*A part.*) Mon Dieu, sauvez mon enfant. (*Le cortége arrive sur le devant de la scène.*) Je ne le vois pas... s'il avait péri déjà...

Arrivée à l'angle du théâtre, elle désigne de la main la route qu'il faut prendre. Le cortége continue.

LE DOGE*.

Que le conseil des Trois daigne me pardonner si j'ai retardé de quelques instans la visite qu'on avait résolue de faire dans ce souterrain... il m'a fallu recevoir ce matin l'envoyé du général Bonaparte.

GABRIELLI.

Doge de Venise, les indignes partisans des Français ont répandu dans le peuple des bruits injurieux et sinistres. Jaloux de l'immortalité qui est assurée à la sérénissime république par la possession des restes de saint Marc, ils ont prétendu que les reliques de notre patron avaient quitté la grotte et abandonné la grande ville. Ému de cette nouvelle, que semblait confirmer l'audace de l'envoyé des Français, le peuple allait perdre courage, lorsque messer Grande, par ordre du conseil des Trois, a dit aux Vénitiens d'élire dix d'entre eux pour descendre dans les souterrains et s'assurer avec nous que les saintes reliques y sont encore. Le conseil des Trois a donc ordonné que, dérogeant à l'usage de la visite demi-séculaire que l'on fait à la grotte de saint Marc, le doge procédât à l'instant à cette visite en présence du conseil et des délégués du peuple.

LE DOGE.

Puisque, dans cette grande circonstance, le conseil des Trois a résolu, pour la première fois depuis que la république existe, d'initier le peuple aux mystères des souterrains de saint Marc, je suis prêt à obéir.

GABRIELLI.

Vénitiens, voilà la grotte sacrée! un abîme l'entoure, un abîme au fond duquel on entend le murmure sourd de l'Adriatique. Deux entrées secrètes et masquées conduisent à ces souterrains. L'une donne dans les appartemens du doge, l'autre est confiée à la garde de Léona. de Léona, la bonne Vénitienne, qui a juré sur le saint de son ame de n'en ouvrir l'entrée à personne au monde.

LÉONA, *à part*.

Oh! grâce, mon Dieu!...

GABRIELLI.

Outre le gouffre infranchissable qui sépare le sol de la grotte, mille piéges attendent ici le sacrilége qui oserait tenter d'approcher de ces bords. Si son pied se pose sur ce carreau... (*il désigne un pavé à gauche*) une cloche sonne à grand bruit et éveille de proche en proche toutes les cloches du palais. Sous ce pavé... (*il désigne un pavé à droite*) du côté opposé, une roue armée de faux jaillit et met en pièces l'imprudent. Partout, sur le bord de cet abîme, des gouffres ouverts devant le traître! sous ses pas, un signal terrible ou la mort. Tels sont les gardiens du Palladium de Venise. La main des hommes ne peut l'atteindre, et la main de Dieu le protége. Doge, procédez selon l'usage à la visite du lieu sacré.

LE DOGE.

C'est à vous de m'ouvrir l'entrée de la grotte. (*Gabrielli va à une statue, enfonce le piédestal sous terre; messer Grande met le pied sur un ressort placé près de l'abîme; au même instant la porte de la grotte s'abaisse, un escalier sort de terre, et lui sert d'appui. Une seconde porte à deux battans s'ouvre d'elle-même, et l'on voit la grotte illuminée de toutes parts d'une vive clarté; on voit dans la grotte un autel de porphyre en forme de tombeau, surmonté de la statue de saint Marc, tenant d'une main l'Évangile et de l'autre le glaive. Un lion est à ses pieds. Le Doge traverse le pont, met la main dans la gueule du lion, en retire une clef d'or, ouvre l'autel et en retire un coffret d'or attaché à l'autel par une chaîne d'or.*) Voici les reliques de saint Marc. (*Tout le monde tombe à genoux.*) La chaîne d'or qui retient le coffret est toujours aussi solidement scellée dans l'autel; les obstacles qui défendent l'entrée de la grotte, vous l'avez vu, sont toujours les mêmes... L'évangéliste notre patron a donc assuré l'immortalité de Venise quand il a dit :

« Alors que, réveillé dans sa grotte funèbre,
» De son bras décharné saint Marc attellera
» Quatre chevaux de bronze à son char, on verra
» Se débattre et tomber le Lion si célèbre,
» Périr le Bucentaure, et Venise mourra. »

Saint Marc est toujours là, et si la prédiction regarde les quatre chevaux de bronze que la Grèce nous a envoyés, ils ne veulent pas encore quitter Venise. Envoyés du peuple, dites à vos frères ce que vous avez vu, ranimez leur courage; les reliques du saint protégent toujours la sérénissime république.

* Léona, Marcellin *caché*, Familiers, Lazare, messer Grande le Doge, Familiers, le Conseil des Trois, les Hommes du peuple.

TOUS.

Oui, oui!

LE GONDOLIER, *tirant son stylet.*

Que saint Marc protége nos armes!

Tous l'imitent.

GABRIELLI.

On nous menace de l'approche de l'armée française; mais les lagunes sont là pour l'engloutir: on nous menace de l'épée de Bonaparte; elle se brisera sous les dents du lion de saint Marc. Vénitiens, faites armer tout le peuple; qu'il reprenne sa confiance, qu'il rappelle son énergie; vous êtes tous les soldats de Zara et de Coron... Mort aux Français! Saint Marc est avec nous, nous sommes invincibles!

TOUS.

Mort aux Français!

LÉONA, *à part.*

J'ai vu remuer cette draperie. Il est là... oh! pourvu qu'on ne l'y découvre pas.

Le Doge referme la porte et repasse le pont; même jeu de scène fait par Messer Grande et Gabrielli; les portes se referment, la grande se retire, l'escalier disparaît.

GABRIELLI.

Et maintenant, il ne nous reste plus qu'à faire les dernières perquisitions. Familiers, cherchez dans cette enceinte: s'il s'y trouvait un étranger, un profane, qu'il meure à l'instant, et que les flots de l'Adriatique engloutissent à la fois le coupable et le secret de son crime.

Messer Grande et les familiers se distribuent dans le souterrain, regardent derrière les colonnes.

MESSER GRANDE, *revenant.*

Personne.

GABRIELLI.

Voyez derrière ces draperies, dans les niches de ces saints.

LÉONA.

Mais, seigneur, derrière ces draperies, dans les niches de ces saints, nul n'aurait osé...

GABRIELLI.

N'importe, voyez toujours; c'est l'usage.

LÉONA.

Ah! prenez pitié de moi, mon Dieu! (*Messer Grande va à la niche de droite, un familier marche vivement à celle de gauche, où est Marcellin.*) Il est perdu!

MESSER GRANDE.

Personne.

LAZARE, *en familier, d'une voix sourde et déguisée.*

Personne!

LÉONA, *à part.*

Personne! Quel est donc cet homme qui a entendu parler le cœur d'une mère?

LE DOGE.

Gardienne des reliques de saint Marc, guidez-nous jusqu'à la porte des souterrains.

LÉONA.

Mon Dieu! mon Dieu! soyez béni!

Le cortége défile; pendant ce temps Lazare se détache du cortége dans l'ombre, et se cache du côté opposé

SCENE III.

MARCELLIN, *puis* LAZARE.

MARCELLIN, *sortant avec précaution.*

Ils sont partis!... plus personne... Mais cet homme qui d'un mot pouvait me perdre, et qui m'a sauvé la vie, cet homme, quel est-il? (*Le familier reparaît.*) Quelqu'un! je ne me trompe pas, c'est encore lui, encore mon mystérieux sauveur! Qui que tu sois, dis-moi ton nom, montre-moi ton visage... Est-il donc vrai que parmi les familiers de l'inquisition je dois compter un ami?

LAZARE, *ôtant son masque.*

Regarde!

MARCELLIN.

Lazare! toi, toi ici!

LAZARE.

Puisque je t'y avais fait entrer, il fallait bien que je t'en fisse sortir. Tu m'attendais, n'est-ce pas?

MARCELLIN.

Par quel miracle sous ce costume?

LAZARE.

C'est d'étiquette pour entrer ici.

MARCELLIN.

Mais comment se fait-il...?

LAZARE.

A présent que nous sommes seuls, écoute. On t'avait attribué la responsabilité d'un haut fait qui m'est personnel, celui d'avoir embelli les monumens de Venise avec des ornemens français; je crois que ton plus grand crime en cette affaire était d'être aimé d'une femme qui te préfère à un patricien: et la preuve, c'est que, même après t'avoir exposé à la mer, après t'avoir, comme ils doivent s'en flatter, frappé d'une mort certaine, toi, le prétendu auteur de ce crime, on n'en a pas moins poursuivi les recherches contre le véritable profanateur. Un familier du conseil des Trois, un peu plus fin que les autres, à ce qu'il paraît, m'avait suivi depuis ce matin avec une attention des plus gênantes. Je me promenais sur la Piazzetta, il y prenait l'air de préférence; j'allais faire ma prière à saint Marc, il devenait subitement dévot; je montais dans ma barque, il en prenait une soudain pour me reconduire par mer comme par terre, et toujours masqué! Je l'avais perdu de vue au moment de l'attaque de la frégate; je l'ai retrouvé après t'avoir fait entrer dans ces souterrains, et à l'heure où je venais de recevoir les dernières instructions de l'envoyé de Bonaparte. Devinant enfin le motif de tant de politesse, je cherche à entraîner mon observateur vers un côté désert des lagunes, pensant que là je risquerais moins de voir grossir mon escorte... Il m'y suit, m'aborde en effet, et commence avec moi une conversation insignifiante; mais ses mouvemens l'étaient beaucoup moins, et je ne les perdais pas de vue, connaissant les usages de la

police vénitienne; je la vois porter la main à son sein pour en tirer, disait-il un scapulaire d'une vertu merveilleuse. J'en ai un aussi, lui répondis-je, un d'une vertu plus infaillible encore, et, le prévenant, je lui porte un coup de stylet qui le frappe à la gorge et l'étend mort à mes pieds.

MARCELLIN.

Et comment as-tu pu te soustraire à ton tour?...

LAZARE.

Écoute encore. Je le fouille, je trouve sur lui un papier qui portait ses instructions de la journée. La première était de chercher l'auteur de la profanation commise la nuit même; voici quelle était la seconde; tu peux la lire toi-même à la lueur de cette lampe; elle te concerne.

MARCELLIN.

Moi?... (*Il lit.*) « Attirer la signora Angéla, » la fiancée du Français Marcellin, à l'endroit » convenu, sous le prétexte de lui faire accorder » par le conseil des Trois la grâce de Marcellin, » qu'on lui dira échappé au massacre de la fré- » gâte. » (*S'interrompant.*) Oh! les infâmes! les infâmes!... Ainsi, plus de doute.... c'est un des trois inquisiteurs d'état qui persécute Angéla de son amour... Et tu ne peux me dire son nom?

LAZARE.

Il faut le découvrir, il faut s'assurer aussi de ceux de ses deux complices. Ce sont eux qui ont ordonné les Pâques véronaises et le massacre des Français sur la frégate. Telle est la première mission dont m'a chargé l'envoyé de Bonaparte; tu sauras l'autre tout-à-l'heure. Mais les noms de ces trois magistrats, dont un masque cache éternellement le visage, ne sont connus que du doge et du conseil des Dix, qui les ont élus... Il en est bien quelques autres, assez nombreux même, qui ont appris leur nom et vu leur visage. . mais ceux-là ont tous gardé le secret.

MARCELLIN.

Tous... quels sont-ils donc?

LAZARE.

Les condamnés à mort. La loi veut, par une insultante ironie, que les inquisiteurs d'état se démasquent devant ceux qu'ils envoient au supplice. Ces juges mystérieux n'ont jamais été contemplés que par le dernier regard d'un homme... leur vue donne un éternel aveuglement.

MARCELLIN.

Et ne pouvoir sortir d'ici, pour chercher, pour découvrir ce lâche!... et penser qu'Angela...

LAZARE.

Rassure-toi... Angéla est sauvée, grâce au moyen que j'ai trouvé de dispenser le familier complaisant de remplir sa mission. Maintenant ton bonheur n'a rien à craindre...

MARCELLIN.

Soit; mais il a tout à venger.

LAZARE.

Comme j'ai, moi, tout à gagner... Car, vois-tu, ami, c'est un grand mot que la vengeance... mais c'est un mot un peu creux... et moi, je n'aime pas tout ce qui est creux... ça me rappelle ma bourse. Or, dans ce qui nous reste à faire, nous devons, tous les deux, trouver notre compte. .. moi ma fortune toi ta vengeance... le tout sans sortir d'ici.

MARCELLIN.

Je ne te comprends pas.

LAZARE.

Je m'explique : tu n'as pas encore oublié, n'est-ce pas, ce qui vient de se passer? Cette visite extraordinaire n'a eu lieu, comme tu as pu l'entendre, que pour rassurer le peuple découragé par des bruits menteurs qui avaient couru sur la prétendue disparition des reliques. Eh bien! ces bruits, qui les avait répandus?... c'est moi.

MARCELLIN.

Toi!... eh bien?...

LAZARE.

Il faut que cette disparition soit réelle. C'était ma seconde mission. Aussi, dès que j'ai vu l'effet produit par les rumeurs que j'avais semées, ma résolution a été prise : pénétrer à tout prix dans ces souterrains! La mort de l'honnête sicaire dont je me suis débarrassé m'offrait une belle occasion : la dernière instruction trouvée sur lui l'appelait à quatre heures à Saint-Marc pour assister à la visite qui vient d'avoir lieu. C'était aussi là seulement que je pouvais te rejoindre ... Ma foi!.. je ne risquais plus que ma tête, ce n'était pas la peine de s'arrêter en chemin. Je prends les habits et le masque du mort, je jette son cadavre à la mer, et, me mêlant aux autres familiers, je pénètre ici sain et sauf, non moins étonné que toi, je le jure, de me voir incorporé à la police de Venise... mais, comme tu as pu t'en convaincre, heureusement je n'exerce qu'en amateur.

MARCELLIN, *avec impatience.*

Mais maintenant... maintenant?...

LAZARE.

Ah! maintenant, au diable la robe noire!... Je reprends mon rôle, je redeviens l'ami des Français! (*Montrant la chambre du fond.*) Là sont les reliques! là est la ruine ou le salut de Venise, la toute-puissance ou la chute de tes persécuteurs, de ceux qui ont massacré ton père, tes frères, qui veulent déshonorer ta fiancée....

MARCELLIN.

Assez! assez!... Aux reliques!... Oh! viens... viens!...

Il veut l'entraîner.

LAZARE, *le retenant.*

Un moment, donc! un moment, fou que tu es Les Vénitiens ont semé ces bords de piéges secrets, de gouffres invisibles. Là, si j'ai bonne mémoire, sous ce pavé, la cloche qui donne le signal; ici, sous cet autre, la roue qui donne la mort...

MARCELLIN.

Mais...

LAZARE, *de même.*

Mais... mais... de la prudence, ou je ne ré-

ponds de rien. Caché derrière la tapisserie, tu n'as rien vu tout-à-l'heure; moi, au contraire, on a pris soin de me montrer, avec une complaisance vraiment remarquable, par où je dois arriver à mon but. Tiens, presse ce ressort... moi, je vais faire mouvoir le piédestal de la statue.

Ils répètent le jeu de la scène précédente, le pont paraît.

MARCELLIN.

Oh! un chemin, un chemin pour pénétrer jusqu'au cœur de Venise! (*Il s'élance vers le fond, puis, un pied sur le pont, il s'arrête.*) Lazare, malgré moi, une frayeur secrète.... je ne sais.... si l'ombre de saint Marc l'évangéliste allait se lever pour défendre l'entrée de sa tombe.... Il y a tant de siècles que ce vieillard est couché là!

LAZARE.

As-tu peur?...

MARCELLIN.

Peur... Ecoute, il y a deux missions également utiles pour la France, deux missions que nous voulons accomplir... enlever les reliques de Saint-Marc, et découvrir les noms des trois inquisiteurs d'état qui ont ordonné les Pâques véronaises et le massacre de l'équipage de la frégate! . Eh bien! choisis pour ta part celle où il n'y a à lutter qu'avec des morts; moi, tu verras que je n'aurai pas peur du rôle qui me placera pour combattre en face des vivans... moi, je découvrirai le nom des trois inquisiteurs!

LAZARE.

Mais par quel moyen?

MARCELLIN.

Je ne sais, mais je les découvrirai.

LAZARE.

Bien!... Je vais entrer dans cette grotte; toi, fais sentinelle, et, de crainte de surprise, prends ce stylet, il est vénitien, c'est celui de mon familier; moi, avec mon poignard, je vais chercher à briser la chaîne d'or qui retient le coffret scellé dans l'autel; la besogne sera longue et difficile; même en risquant notre tête, notre succès n'est pas assuré; mais si saint Marc nous maudit, tous les saints de la France nous protégent!

Il traverse le pont, ferme les portes et disparaît.

SCENE IV.

MARCELLIN, *seul.*

Il a disparu dans la grotte... Mon Dieu, est-ce un crime?... Ah! du moins, ce n'est pas une lâcheté... Venise tout entière a épié, entouré, massacré une poignée de braves Français sans défense; eh bien! après cette infâme trahison commise par tout un peuple, il y aura toujours quelque grandeur à deux hommes proscrits, ensevelis dans les entrailles de la terre, à tenter contre une ville puissante cette terrible représaille!... Oh! nous achèverons, n'importe par quelle voie, cette œuvre de vengeance, ou plutôt de justice... J'ai cru entendre des pas sous cette voûte sombre... Oui, on vient du côté opposé à l'entrée du doge. J'ai la vie de Lazare et l'intérêt de la France à sauver... Oh! quel que soit le téméraire qui ose venir surprendre nos secrets, il ne les dira pas... C'est Léona! puisque son malheur l'attire ici, périsse la gardienne des reliques de Saint-Marc!

SCENE V.

MARCELLIN, LÉONA.

LÉONA *va à la niche où était caché Marcellin; soulevant la draperie.*

Il n'est plus là! (*Elle traverse le théâtre pour aller voir à l'autre niche, Marcellin s'élance sur elle le poignard à la main. Tombant à genoux.*) Marcellin! grâce pour toi... je suis ta mère*!

MARCELLIN, *s'arrêtant interdit.*

Ma mère!... vous?... vous, qui m'avez toujours persécuté, maudit, dénoncé peut-être... vous dites que vous êtes...

LÉONA.

Ta mère? oui; oh! pardonne-moi, mon fils, de t'avoir méconnu, repoussé de mes bras, de mon cœur!... ce que j'exécrais, ce que je maudissais en toi, c'était le Français, c'était le souvenir de celui qui m'avait séduite, qui t'avait soustrait à mon amour, qui t'avait tué, lui, ton père!

MARCELLIN, *laissant tomber son poignard.*

Mon père! mon père!...

LÉONA.

Oui, oui, je le croyais!... lui qui t'a élevé, lui qui s'est repenti de n'avoir pas assez fait pour toi, qui t'a demandé pardon à genoux... je le calomniais, lui, le noble Albert de Crécy!

MARCELLIN.

Albert de Crécy, dites-vous?... vous savez qu'Albert de Crécy est mon père?

LÉONA.

Et j'en ai les preuves... Tiens, vois ce portrait, c'est le sien.

MARCELLIN, *prenant le portrait, et allant à la lampe**.

C'est lui, lui, mon père!... je le reconnais!

LÉONA, *lui montrant la lettre.*

Et cette lettre... tiens, c'est son écriture, c'est à toi qu'il écrit... c'est à toi qu'il dit: (*Lisant avec force.*) « Ta mère est à Venise... ta mère s'appelle Léona Michielli! »

MARCELLIN.

Ma mère!... ah! oui, oui, vous êtes ma mère... (*Il lui tend les bras, elle s'y précipite.*) Oh! pardon! pardon, d'avoir pu douter de vous!... là, là, sur mon cœur, sur le cœur de l'orphelin qui s'ouvre!... oh! oui, vous dites vrai, chacune de vos paroles trouve un écho dans mon cœur, ma mère! j'ai une mère!... oh! je suis heureux!

LÉONA.

Oh! pour moi le bonheur! pour moi, cher en-

* Marcellin, Léona.

** Léona, Marcellin.

fant... Si tu savais ce que j'ai souffert lorsque j'ai appris que tu étais sur la frégate!...

MARCELLIN, *vivement.*

Sur la frégate!... (*Avec un sentiment profond.*) Oh! vous aviez raison de trembler, ma mère.. car c'est là que, pour la dernière fois, je l'ai revu ce noble vieillard, que jusqu'ici j'avais seulement appelé mon bienfaiteur...et qui, au milieu du carnage, est venu à moi en me nommant son fils!

LÉONA.

Eh! quoi!... lui aussi, il était là?... on l'a tué?...

MARCELLIN.

Assassiné, ma mère, ils l'ont assassiné!... sous mes yeux, à mes côtés... Tenez, voilà encore sur mes habits le sang de mon père, de votre époux! Oh! vengeance! vengeance!

LÉONA.

Ah! par pitié, Marcellin, calme-toi! ne parle pas de vengeance... songeons d'abord à ton salut...

MARCELLIN.

Ma mère...

LÉONA.

Tu ne repousseras pas la première prière que je t'adresse, écoute: A la dixième marche de cet escalier que tu viens de descendre est une porte étroite qui donne sur l'Adriatique; au pied est une barque qui t'attend... il fait nuit... je vais t'ouvrir cette porte... Viens, oh! viens.

MARCELIN.

Non! un devoir sacré m'enchaîne ici! c'est ici que je dois venger mes frères massacrés, mon père assassiné... c'est ici que je dois frapper Venise.

LÉONA.

Frapper Venise! quoi! tu conspires contre ma patrie!

MARCELLIN.

Cette terre de trahison et d'opprobre ne peut plus être pour vous une patrie; fuyez-la.

LÉONA.

Moi, Marcellin... moi, fuir Venise!... mais tu ne sais donc pas que, née au sein de ces souterrains, je veux y mourir, comme depuis tant de siècles a fait ma famille?... Tu ne sais donc pas que ma destinée est attachée à celle de ces reliques que je garde?... Tu ne sais pas que je veux mourir les yeux sur ce coffret qui les renferme, et sur lequel j'avais gravé moi-même ces mots: « Saint Marc, priez pour mon fils... » Oui, du jour où la chaîne qui le a l'autel cet objet sacré sera rompue, mon existence sera brisée aussi!

MARCELLIN.

Que dites-vous, ma mère?... Oh! oui... vous la gardienne des reliques... c'est vous que frapperait leur colère... Allez-vous-en, vous ne pouvez rester ici... un abîme est sous vos pas; allez, j'empêcherai qu'on ne les enlève.

LÉONA.

Les enlever!... mais qui donc?

SCENE VI.

LÉONA, MARCELLIN, LAZARE.

LAZARE, *ouvrant les portes de la grotte.*

Voilà les reliques de saint Marc!

Il descend rapidement le pont*.

LÉONA.

Sacrilége!

MARCELLIN.

Lazare, n'emporte pas ces reliques... si tu savais... c'est ma mère, elle mourrait!

LAZARE.

C'est Venise qui mourra... souviens-toi de ton serment.

MARCELLIN.

Non! non! tu ne les emporteras pas.

LAZARE.

Marcellin le Français défend Venise la traîtresse? Marcellin ne voit plus qu'elle est couverte du sang de ses frères d'armes, de son père, et qu'elle va se couvrir du sien?

LÉONA.

Calomnie!... calomnie!... Venise est grande et magnanime; Marcellin ne sera pas mis à mort. Aujourd'hui même, il y a une heure, un familier du conseil des trois est venu chercher Angéla, sa fiancée, pour la conduire au palais où on lui promet la grâce de son époux.

MARCELLIN.

Que dites-vous?

LAZARE.

Et vous l'avez laissée partir.

LÉONA.

Sans doute.

LAZARE.

Réjouissez-vous, vous avez livré Angéla à l'amour infâme du président du conseil des Trois.

LÉONA.

Calomnie encore.

LAZARE, *à Marcellin.*

Tu as vu toi-même l'ordre que j'ai surpris; un second ordre aura été donné a un autre sbire, et celui-là n'aura pas rencontré un Lazare sur son passage; car Venise la magnanime protége le rapt et le viol. Marcellin, Venise la magnanime mérite bien que tu la défendes.

MARCELLIN.

Ma mère, est-il vrai qu'Angéla soit allée au conseil des Trois?

LÉONA.

Oui, mon fils; mais n'écoute pas cet homme.

MARCELLIN.

Ma mère, livrez-moi passage.

LÉONA.

Jamais... plutôt mourir!

MARCELLIN.

Livrez-moi passage, je le veux, ma mère!

* Léona, Marcellin, Lazare.

LÉONA.

Je ne suis plus mère ici, je suis Vénitienne... c'est saint Marc qui m'inspire, qui demande vengeance par ma voix... je ne connais plus de fils.. Vous ne passerez pas!... sacriléges... tuez-moi...

Marcellin recule et entraîne Lazare.

LAZARE.

Eh bien! la mort à tous trois, ici, dans ce souterrain, la mort à ton fils, sous tes yeux; mais aussi la mort à Venise; tu ne sauveras pas cet objet de votre vénération; j'ébranle ce pavé; je donne le signal terrible qui va réveiller et retentir jusqu'au camp français!... retentir dans toute l'Europe; quand on descendra dans ces caveaux, j'aurai jeté ces reliques dans l'abîme, et ce peuple, aussi lâche que crédule, jettera ses armes et courbera la tête. Bonaparte, la mission que j'avais entreprise pour toi, je ne puis l'accomplir entière, car mon frère d'arme est un transfuge!... Eh bien, tu sauras que, si je n'ai pu remplir que la moitié de ma tâche, du moins j'aurai donné tout mon sang!... Bonaparte, à toi ce signal!

Il frappe du pied le pavé, une cloche retentit aussitôt à grand bruit et sonne quatre fois, une autre lui répond, puis une autre, puis une autre, et l'on entend dans le lointain les sons des cloches qui s'entremêlent jusqu'à l'entrée du doge.

LÉONA.

Ah! le signal!... mon fils, mon fils, il est perdu!...

LAZARE.

Je te l'avais dit; mais si tu l'aimes, tu le sauveras avant qu'on pénètre jusqu'ici.

LÉONA.

Le sauver, le sauver!.. Venise dût-elle périr! Mais comment? par quel moyen?... Ah! cette barque toute prête... cette porte qui conduit à la mer... viens, viens...

MARCELLIN.

Mais vous, vous, ma mère...

LÉONA.

Toi d'abord, Lazare, ouvre cette porte.

Elle lui donne la clef.

LAZARE, *à part.*

J'en étais sûr!

MARCELLIN, *à sa mère.*

Mais vous?

LÉONA.

Moi; ne crains rien; j'ai une autre issue; mon évasion est certaine; j'irai te rejoindre.

LAZARE.

Marcellin, entends les cris d'Angéla qu'on déshonore.

MARCELLIN.

Angéla... oh! oui... il faut la sauver; je pars, mais je reviendrai, car il me faut les noms des trois inquisiteurs.

LAZARE.

Viens donc... viens donc...

Lazare entraîne Marcellin.

SCENE VII.

LÉONA, *seule.*

Et maintenant le temps qu'on descende ces immenses escaliers, le temps qu'on brise cette porte; ils seront dans une barque, ils seront en mer... ils seront sauvés... moi, j'accomplirai ma destinée; le tombeau de Venise sera le mien.

SCENE VIII.

LE DOGE, MESSER GRANDE, SBIRES, FAMILIERS DES INQUISITEURS.

LE DOGE.

Ce bruit... grand Dieu... je ne me trompais pas... ce sanctuaire a été profané; les reliques ont été volées... en votre présence, Léona... Quels sont les coupables?

Le Conseil des Trois entre en scène.

LÉONA.

Il n'y a pas d'autre coupable que moi... prenez mon sang... que la justice du conseil des Trois ne retombe que sur ma tête...

Les sbires se répandent dans les souterrains.

ACTE QUATRIEME.

Le théâtre représente la salle du Conseil des Trois; elle est octogone et entièrement tendue de noir. Au fond, au-dessus d'une portière en tapisserie, on lit en lettres d'argent : «Salle des Tortures ». A droite, le pont des Soupirs; au fond l'estrade du Tribunal avec une table recouverte de velours noir brodé en argent; les tapisseries sont parsemées de lion d'argent et des lettres C. D. T. La salle est éclairée par une lampe d'argent suspendue au plafond.

SCENE PREMIERE.

GABRIELLI, CANTARINI, MALIPIERI, LE DOGE.

Au lever du rideau, deux inquisiteurs sont en scène près de la table; le Doge et Gabrielli entrent. Tous sont masqués, excepté le Doge.

GABRIELLI.

Je vous le répète, doge; par le vol des reliques, on veut décourager le peuple comme on l'avait déjà tenté en faisant courir des bruits perfides. Mais le peuple, rassuré par la visite de ses délégués, attribue à tout autre motif le signal des cloches qui a retenti dans le palais. Le conseil des Trois et vous seulement savez que le vol a été commis, que le secret meure entre nous, et si de nouveaux bruits circulaient dans Venise, montrez-vous au peuple, et assurez que les cendres de

saint Marc protégeot toujours la ville immortelle de leur présence.

LE DOGE.

Me montrer au peuple? Ah! que ce soit alors pour lui dire : Les reliques de saint Marc sont au camp des Français, allons les prendre! Oui, quoique chancelant par l'âge et les blessures, je marcherai le premier, et les Vénitiens, croyez-moi, ne laisseront pas briser le corno ducal sur une tête que leurs pères, comme eux, ont vue blanchir, dans les camps et dans les palais, à servir ou à commander, mais toujours à défendre la sérénissime république!

GABRIELLI, *froidement.*

Vers le milieu du quinzième siècle, une révolte éclata dans Venise, la voix et la puissance du conseil des Trois fut méconnue, un seul homme, un marin fort brave fut écouté, il exerça plus d'influence que l'inquisition d'Etat sur le peuple; il apaisa la révolte. Ce marin fut mis à mort. Les statuts du conseil des Trois sont toujours les mêmes. Et maintenant écoutez ce que nous voulons : Venise est de fait l'ennemie de la France et en apparence son alliée. Les secours de l'Autriche et de Rome ne peuvent tarder à arriver : jusque là, conservons notre attitude; jusque là, que les recherches les plus actives soient faites au sujet du vol des reliques, mais que ce vol soit scrupuleusement caché : tels sont les ordres du conseil.

LE DOGE.

J'obéirai; mais que Dieu sauve Venise!

Il sort.

SCENE II.

LES MÊMES, *excepté* LE DOGE.

GABRIELLI.

La terreur peut seule nous sauver! Allez, frères : interrogez Léona et ceux que vous croyez ses complices; moi, je reste ici. Angéla, la fiancée du Français Marcellin, la fille adoptive de Léona, est en notre pouvoir. Elle doit avoir les secrets de son fiancé et ignore tout ce qui a eu lieu depuis peu. Marcellin, s'il est vivant, ne peut être étranger à ce qui se passe : le tenir en nos mains, c'est tenir le complot; je le découvrirai, je le jure.

SCENE III.

GABRIELLI, *seul, prenant un registre.*

Ce registre du bord, trouvé sur la frégate de Laugier est précis : (*Lisant.*) «19 avril 1797. Cette » nuit recueilli à bord de la frégate, pendant la » tempête, le nommé Marcellin, Français, chassé » de Venise, dans une barque poussée hors des » lagunes.» (*Haut.*) Les corps de tous les Français se sont retrouvés sur la grève; le cadavre seul de ce Marcellin a manqué? Il est vivant; il est dans Venise!

SCENE IV.

MESSER GRANDE, GABRIELLI.

GABRIELLI.

Eh bien? Marcellin?...

MESSER GRANDE.

Toutes nos recherches ont été infructueuses.

GABRIELLI.

Et pourtant il est à Venise.

MESSER GRANDE.

Je ne le crois pas, monseigneur; nous l'eussions certainement trouvé... Ah! j'oubliais... il y a là depuis long-temps un homme qui demande à vous parler.

GABRIELLI.

Quel est cet homme?

MESSER GRANDE.

Je l'ignore; il paraît appartenir à la classe du peuple.

GABRIELLI.

Que veut-il?

MESSER GRANDE.

Faire des révélations.

GABRIELLI.

Eh bien! qu'il les fasse.

MESSER GRANDE.

Il ne veut s'expliquer que devant vous seul.

GABRIELLI, *à part.*

Qui sait?.. (*Haut.*) Faites entrer cet homme.

Messer Grande sort et ramène Lazare. Gabrielli s'asseoit.

SCENE V.

MESSER GRANDE, UN FAMILIER, *conduisant* LAZARE, GABRIELLI.

Lazare a les mains liées et un bandeau sur les yeux. On l'amène jusqu'au milieu du théâtre, et là on lui délie les mains et on lui ôte son bandeau. Messer Grande et le Familier se retirent.

LAZARE.

Suis-je devant le président du conseil des Trois?

GABRIELLI.*

C'est moi... Apprête-toi à me répondre.

LAZARE, *à part.*

Le tout pour le tout, je l'ai promis.

GABRIELLI.

Qui es-tu?

LAZARE.

Ce que vous voudrez que je sois.

GABRIELLI.

Comment t'appelles-tu?

LAZARE.

Lazare.

GABRIELLI.

Tu n'as point un autre nom?

LAZARE.

Je n'en ai pas les moyens.

* Gabrielli, Lazare.

GABRIELLI.

Et ta famille?

LAZARE.

J'attends de ses nouvelles depuis trente-cinq ans.

GABRIELLI.

Quelle est ta patrie?

LAZARE.

Je suis né sur la mer Adriatique, à peu près à égale distance des états du Saint-Père et de ceux du Grand-Turc... je crois que c'était plus près de ceux du Grand-Turc.

GABRIELLI.

Que fais-tu?

LAZARE.

Rien, quand je peux.

GABRIELLI.

Et quand tu ne peux pas?

LAZARE.

Tout. Je pêche... jusqu'à ce moment en eau claire; mais à présent je voudrais.

GABRIELLI.

Changer de métier?

LAZARE.

Changer d'eau.

GABRIELLI.

Et pour quel motif es-tu venu déranger le président du conseil des Trois?

LAZARE.

D'abord pour rendre au conseil des Trois un signalé service.

GABRIELLI, *sévèrement.*

Apprends que nul ne saurait rendre service au conseil. Le conseil n'a besoin de personne, et sait se faire obéir de tous.

LAZARE *à part.*

Diable! (*Haut.*) C'est probablement pour cela que, malgré ma promesse de faire des révélations utiles au gouvernement, on m'a lié les mains, on m'a bandé les yeux et on m'a conduit assez brutalement. Si c'est ainsi que vous accueillez vos amis, comment traiterez-vous...?

GABRIELLI.

Je te répète que le conseil n'a pas d'amis.

LAZARE, *froidement.*

Je vous crois.

GABRIELLI.

Il ne veut avoir que des ennemis ou des esclaves. Quiconque entre ici de gré ou de force n'en peut sortir que condamné ou employé par nous; par le pont des Soupirs ou par la porte des Familiers.

LAZARE.

Eh! monseigneur, c'est précisément ce dernier honneur que j'ambitionne; car, avant tout, je suis ambitieux, je ne vous le cache pas, j'ai soif de grandeurs.

GABRIELLI.

Enfin que demandes-tu?

LAZARE.

Je désirerais entrer dans la police de Venise.

GABRIELLI.

Et dans quelle partie de la police désirerais-tu servir?

LAZARE.

Je voudrais être spécialement attaché à votre personne.

GABRIELLI.

A ma personne? Sais-tu ce que tu me demandes?

LAZARE.

Ça devrait m'effrayer, j'en conviens.

GABRIELLI.

Mais as-tu les qualités nécessaires pour un pareil emploi?

LAZARE.

J'ai été pêcheur, je vous l'ai dit; j'ai pris beaucoup de poissons, je ne pense pas que les hommes soient plus difficiles à attraper, quand les filets sont meilleurs. J'ai bon pied, bon œil, la langue déliée et le coup de stylet à l'avenant: j'ai été aussi un peu bravo. Que voulez-vous?... quand on veut gagner sa vie honnêtement, on doit se soumettre a des nécessités pénibles.

GABRIELLI.

Mais quelle preuve me donneras-tu de tes capacités?

LAZARE.

Je ne voudrais déprécier personne; cependant j'ai la prétention de faire voir, séance tenante, à votre seigneurie, que j'en sais, à moi tout seul, plus que tous vos sbires réunis.

GABRIELLI.

Tu as une haute idée de toi-même.

LAZARE.

Je me connais... voilà tout.

GABRIELLI.

J'attends une preuve, pour savoir par laquelle de ces deux portes tu dois sortir.

LAZARE.

J'attends un mot de monseigneur pour lui prouver que ce n'est pas par celle-ci.

Il indique la porte du pont des Soupirs.

GABRIELLI.

Quel est ce mot?

LAZARE.

Le serment que vous allez faire de me nommer à l'instant même le premier de vos sbires, si je vous livre a l'instant même un criminel d'état dont aucun d'eux n'a pu découvrir la retraite.

GABRIELLI.

Le nom de ce criminel?

LAZARE.

Marcellin.

GABRIELLI, *vivement.*

Marcellin!... tu connais le Français Marcellin?

LAZARE.

C'est mon ami.

GABRIELLI.

Et tu promets de le livrer?

LAZARE.

Oui, si vous promettez de faire ma fortune.

GABRIELLI.

Parle, parle, et si tu dis vrai, je jure que dès ce moment je t'attache à ma personne, avec le

titre d'officier des familiers ordinaires du grand conseil.

LAZARE.

Je crois à votre serment.

GABRIELLI.

Eh bien! Marcellin ?...

LAZARE.

Conduisez-moi sur la place Saint-Marc, et je vous le livrerai.

GABRIELLI.

C'est inutile. (*Allant au fond, il pousse un panneau derrière lequel est une fenêtre.*) Voici la place Saint-Marc!

LAZARE.

Ah! c'est charmant! il paraît qu'ici on peut faire arrêter sans se déranger.

GABRIELLI.

Où est-il?

LAZARE.

Regardez à côté du café des Esclavons, non loin de l'hôtel de l'envoyé de France, voyez-vous?

GABRIELLI.

Cette petite maison?... elle est abandonnée.

LAZARE.

On le croit; mais faites-en ouvrir la porte, vous y trouverez un homme... cet homme, c'est Marcellin.

GABRIELLI.

Marcellin! quelle joie!

LAZARE.

Ah! seigneur, je mets une dernière condition: qu'on le traite avec les plus grands égards... vous comprenez, un ancien ami...

GABRIELLI.

J'y consens.

Il sonne; Messer Grande parait; il lui parle bas.

LAZARE, *à part.*

M'y voilà ce n'est pas sans peine; comme une bonne action est difficile à faire!

GABRIELLI, *à un autre familier.*

Allez chercher cette jeune femme qui était ici tout-à-l'heure.

SCENE VI.

LAZARE, GABRIELLI, ANGÉLA.

GABRIELLI.

Vous m'avez toujours bravé avec orgueil, Angéla... eh bien, c'est Marcellin qui expiera votre insolent dédain.

ANGÉLA.

Marcellin! c'est impossible, je ne crains pas...

GABRIELLI, *l'amenant à la fenêtre.*

Regardez... là, sur cette place, à cette maison dont la porte est ouverte, voyez-vous cet homme entouré de sbires?

ANGÉLA.

Marcellin!... grand Dieu!... Et qui l'a donc livré?...

GABRIELLI, *montrant Lazare.*

Cet homme, que vous ne connaissez pas sans doute.

ANGÉLA, *regardant Lazare.*

Se peut-il?... tant d'infamie!... Mais vous ne savez pas que c'était l'ami, l'inséparable de Marcellin?... Vous ne savez pas que Marcellin l'avait défendu au péril de sa vie?... Lazare... Ah! je ne suis qu'une femme; mais puisse la malédiction d'une épouse attirer la colère de Dieu sur le lâche ami qui a payé le dévouement par la trahison!... Lazare, il t'avait sauvé, et tu le perds... Ah! que le conseil des Trois te récompense, et que Dieu te juge.

LAZARE, *à part.*

Et ne pouvoir lui parler, lui dire que c'est pour elle!...

GABRIELLI.

Maintenant que Marcellin est entre nos mains, vous serez moins cruelle sans doute... vous pouvez encore le sauver.

ANGÉLA.

Laissez-moi! oh! laissez-moi!...

GABRIELLI.

Soit... Je ferai même pour vous plus que vous n'espérez .. Je vous rends la liberté; vous pouvez sortir du palais du conseil, toutes les portes vous en sont ouvertes... mais souvenez-vous qu'ici seulement, dans ce lieu que vous allez abandonner, vous pouvez trouver la grâce de votre époux... si vous y revenez pour me la demander, espérez encore pour lui; mais ne tardez pas plus d'une heure, car je ne puis pour vous que sauver les vivans, mais non ressusciter les morts.

ANGÉLA.

Prenez pitié de moi, mon Dieu... vous seul à présent pouvez nous secourir.

Elle sort. Gabrielli fait un signe de la laisser passer.

SCENE VII.

LES MÊMES, MALIPIÉRI, CONTARINI.

CONTARINI.

J'ai interrogé plusieurs partisans des Français, je n'ai obtenu que des aveux vagues et sans conséquence; je les ai fait mettre à mort.

MALIPIÉRI.

Je quitte Léona, je n'ai pu triompher de son silence; on l'amène devant nous.

GABRIELLI.

Et moi, j'ai réussi, comme je vous l'avais annoncé, le Français Marcellin est en notre pouvoir.

CONTARINI.

Il se pourrait?... il faut le juger à l'instant même.

GABRIELLI.

Pas encore; essayons auparavant de triompher de la résistance de Léona. (*Il sonne; Messer Grande et des familiers paraissent.*) Si nous la décidons à parler, peut-être la culpabilité de Mar-

cellin sera-t-elle mieux établie; car en ce moment nous n'avons que des doutes sur sa participation aux derniers crimes qui ont épouvanté Venise. Amenez Léona, le conseil va rendre la justice. (*Montrant Lazare.*) Cet homme appartient au conseil des Trois en qualité de familier, qu'il entre en fonctions à l'instant même.

Lazare sort avec un sbire. Les trois inquisiteurs se placent sur leurs siéges, les greffiers et les familiers les entourent. Les portes de la salle des tortures s'ouvrent, et l'on aperçoit les bourreaux prêts à obéir, les instrumens de torture, un brasier ardent, etc. Une cloche retentit trois fois au dehors; on frappe trois coups à la porte extérieure. Le président agite cinq fois sa sonnette d'or.

SCENE VIII.

LES MÊMES LÉONA, *conduite par* Messer Grande, *va s'asseoir sur un siége qu'on lui désigne**.

GABRIELLI.

Accusée, Léona, vous n'avez rien voulu avouer jusqu'à présent sur un crime dont vous avez été la complice à coup sûr, puisque vous en étiez le témoin; persistez-vous encore dans votre silence?

LÉONA.

Je persiste.

GABRIELLI.

Vous n'ignorez pas que la mort doit être le châtiment de votre crime.

LÉONA.

Du jour où les reliques sont enlevées, je dois mourir; qu'importe comment?

GABRIELLI.

Mais vous oubliez qu'on ne peut inventer de tortures assez cruelles pour aggraver votre condamnation!

LÉONA.

Je défie le tribunal de faire éprouver à la vieille Léona des douleurs comparables à celles qu'a ressenties son cœur en ce jour.

GABRIELLI, *aux inquisiteurs.*

Pour qu'elle veuille se taire devant les tortures il faut que le coupable qu'elle connaît lui soit bien cher... (*Haut.*) Léona, vous pouvez encore vous sauver de la mort et de l'infamie, dites le nom du coupable.

LÉONA.

Jamais!

GABRIELLI.

Léona, c'est au nom de votre patrie que je vous parle; le Palladium de Venise est enlevé, Venise est perdue, perdue par vous, si vous refusez de parler; la mort n'est peut-être rien pour Léona, mais la mort de Venise, de votre sainte mère!... Parlez, il en est temps encore, parlez, et tout peut se réparer... un plus long silence, et la patrie succombe; un plus long silence, et dans ce monde le nom de Léona reste inscrit sur la tombe de Venise comme à un pilori, et dans l'autre saint Marc, exilé de son sépulcre profané, dévoue son infidèle gardienne aux peines éternelles.

LÉONA, *se levant.*

Venise la sainte, Venise la belle... mon culte, ma croyance, ma religion... Venise captive, abattue, écrasée... et par moi, par moi, dites-vous?.. Eh bien!... oh! non, je ne le puis, je serais plus coupable encore... non, par pitié, tuez-moi, tuez moi, car je ne dirai rien... je ne dirai rien!

GABRIELLI, *bas aux inquisiteurs.*

Qu'ordonnez-vous de son sort?

CONTARINI, *de même.*

Elle doit mourir, rien ne peut la sauver.

MALPIÉRI, *de même.*

Oui, à l'instant même.

GABRIELLI, *de même.*

Ce n'est pas mon avis... Tant d'obstination cache un mystère que je finirai par découvrir; jusqu'à ce que le vrai coupable soit connu, qu'elle vive, son existence nous sera plus utile que sa mort. (*Haut.*) Léona, une dernière heure vous est accordée pour réfléchir encore à votre sort et à votre devoir. Remmenez l'accusée sous les plombs.

Léona se lève et suit les familiers pour sortir.

GABRIELLI.

Maintenant, introduisez l'accusé Marcellin.

LÉONA, *se retournant tout-à-coup.*

Marcellin! Marcellin, dites-vous?... il est ici, en votre pouvoir?

GABRIELLI, *à ses collègues.*

D'où vient cette émotion au nom de Marcellin? (*Haut à Léona.*) Marcellin va comparaître devant nous.

LÉONA.

Ah! grâce, messeigneurs, grâce pour lui... il n'est pas coupable! grâce pour mon fils!

TOUS.

Son fils!

LÉONA.

Il n'est pas coupable, vous dis-je!... moi, moi, seule ai tout fait... A moi la mort, à moi les tortures! mais, par pitié, par grâce, épargnez mon enfant!

GABRIELLI.

Ah! tout se découvre enfin... Sbires, entraînez cette femme.

LÉONA.

Ce n'est pas lui, ce n'est pas lui, je vous le jure... daignez m'entendre. Mon fils! Ah! je me meurs!

Les familiers l'entraînent de force. On entend ses cris qu'on étouffe dans la coulisse.

GABRIELLI.

La terreur de Léona nous a nommé le vrai coupable; maintenant nous pouvons condamner Marcellin.

* Messer Grande *assis*, familiers *debout*, Malipiéri, Gabrielli, Contarini *tous trois assis*, familiers *debout*, Léona *assise*, secrétaires *assis devant la table*. Tout le monde est masqué, excepté Léona.

SCÈNE IX.

Les Mêmes, MARCELLIN, LAZARE, *en familier masqué.*

On fait asseoir Marcellin sur la sellette, du côté opposé à celui de Léona.

GABRIELLI.

Accusé, quel est votre nom?

MARCELLIN.

Marcellin Crécy.

GABRIELLI.

Votre pays?

MARCELLIN.

La France.

GABRIELLI.

Vous êtes accusé, après avoir rompu votre ban, après être rentré dans Venise, au mépris de l'arrêt du conseil des Trois, d'avoir commis le vol sacrilége des reliques de saint Marc.

MARCELLIN.

C'est la vérité.

GABRIELLI.

Et quel motif vous poussait à ce crime?

MARCELLIN.

C'était un droit. Avez-vous oublié le massacre sur la frégate, les Pâques de Vérone ordonnées par vous au mépris de toutes les lois divines et humaines? avez-vous oublié qu'à la violence on répond par la violence, à la trahison par la trahison?

GABRIELLI.

Mais vous n'étiez pas seul pour commettre ce sacrilége... Et vos complices?

MARCELLIN.

Je n'en avais qu'un: c'était Dieu, qui protégeait la vengeance d'un Français.

GABRIELLI.

Ces reliques, où sont-elles?

MARCELLIN.

Hors de votre pouvoir. Épargnez-vous de m'interroger, je n'ai plus rien à dire au conseil des Trois.

GABRIELLI.

Tu veux donc mourir?

MARCELLIN.

Je veux être condamné. Je l'ai déjà été sans être entendu, je veux l'être légalement, cette fois. Je demande seulement à l'être avec les usages ordinaires; je demande que mes trois juges ici présens ôtent leurs masques et disent leurs noms.

GABRIELLI, *après avoir parlé bas à ses collègues.*

Accusé Marcellin, le conseil des Trois te condamne à subir sur l'heure la mort des traîtres. Tu vas passer sur le pont des Soupirs, qu'on ne repasse jamais vivant. Maintenant, puisque tu veux connaître tes juges, regarde-moi. Je suis Paolo Gabrielli.

Il ôte son masque.

CONTARINI.

Et moi, Jacintho Contarini.

MALIPIÉRI.

Et moi, Francesca Malipiéri.

Marcellin tire de son sein un petit portefeuille et écrit.

GABRIELLI.

Condamné Marcellin, que fais-tu donc là? est-ce que tu veux te souvenir de nos noms après ta mort?

MARCELLIN.

Non... Seulement, je veux m'en souvenir après la vôtre?

GABRIELLI.

Insolent, tu oses railler encore devant le conseil qui va demander ta tête au bourreau.

MARCELLIN.

Vous vous trompez, seigneur, c'est moi qui demande les têtes du conseil.

GABRIELLI.

Qu'oses-tu dire?

MARCELLIN.

J'ose dire qu'ici tout change, que le juge est sur cette sellette, les accusés sur ces siéges, et que je vous défends de toucher à un cheveu de ma tête.

GABRIELLI.

Qui pourrait nous retenir?

MARCELLIN.

C'est qu'il ne resterait pas debout une pierre d'un seul monument de Venise, pas un seul de ses habitans vivant, si à présent on veut seulement insulter en ma personne l'ambassadeur de la république française.

Il déboutonne sa redingote et montre une écharpe tricolore. Les trois inquisiteurs se lèvent et descendent de leur estrade.

GABRIELLI.

Toi, son ambassadeur?

MARCELLIN.

Oui...: Son ambassadeur, l'envoyé spécial qu'on vous avait annoncé; mais il fallait d'abord, avant de vous juger, que cet ambassadeur fût accusé, qu'il fût condamné; car il fallait qu'il prît ce seul moyen de connaître les trois mystérieux assassins qui se cachent éternellement sous un masque. Maintenant que je sais vos noms, messeigneurs, maintenant que j'ai fait pénétrer un rayon de jour vengeur dans la tanière des tigres de Venise... à mon tour! à mon tour! Voici mes titres. (*Il jette des papiers sur la table.*) D'ailleurs il me suffit de vous en montrer un seul, plus puissant que tous. C'est cette écharpe. . (*il défait son écharpe*) faite avec un lambeau du drapeau tricolore, du drapeau de Rivoli, de Castiglione et d'Arcole. Cette écharpe, je la place entre nous... (*il pose l'écharpe par terre*) et je vous défie tous, peuple, sénat, doge, et conseil des Trois, d'oser mettre le pied dessus pour arriver jusqu'à moi.

GABRIELLI, *parcourant les papiers et les montrant à ses collègues.*

Oui, ces titres sont bien en règle.

MARCELLIN.

Maintenant, quel est celui de vous qui a osé proposer l'assassinat de Laugier? le massacre des Français à Vérone? qui de vous a fait exécuter de pareils ordres? Est-ce à la majorité? est-ce à l'unanimité qu'on a osé décréter en ce lieu le meurtre et la trahison? Parlez, parlez. Vous ne répondez

pas! En attendant que la voix vous revienne, faites avancer a l'ambassadeur de France un autre siége que cette sellette infâme!...

Il la pousse du pied et la brise.

GABRIELLI.

Tout ambassadeur que tu es, Marcellin, tu n'en es pas moins justiciable du conseil des Trois pour le vol sacrilége dont tu t'es rendu coupable sur le sol de Venise.

MARCELLIN.

Je me ferai justiciable du conseil des Trois après que le conseil des Trois se sera fait justiciable de la France... Je vous livrerai mon sang quand vous voudrez; mais d'abord exécutez la volonté irrévocable du général Bonaparte. Les trois inquisiteurs d'état, assumant sur leur tête la responsabilité de leurs actes, se transporteront demain au camp de l'armée française, à moins que vous ne préfériez que ce soit l'armée française qui se transporte à Venise.

GABRIELLI.

Insolent!

CONTARINI.

Il convient de délibérer avant tout...

GABRIELLI, *se rasseyant, ses collègues l'imitant.*

Il faut que justice se fasse; car il n'est pas de puissance humaine qui puisse interrompre celle du conseil des Trois. Un coupable est devant nous; mais il se retranche derrière l'inviolabilite des ambassadeurs; il brise la sellette de l'accusé pour prendre le siége de l'envoyé, et traite d'égal a égal. Soit. Un coupable nous échappe, il nous en reste une autre... Messer Grande, introduisez l'accusée Léona.

MARCELLIN.

Léona, Léona ici... accusée devant vous?

GABRIELLI.

Oui, ta mère.

MARCELLIN.

Ma mère!... Ils savent tout, les infâmes!... Ma mère!... mais elle avait dit qu'elle leur échapperait... je la croyais sauvée, et je la retrouve devant ces juges de sang! Oh! que faire, mon Dieu!

Pendant ce temps un familier est venu remettre un billet à Gabrielli, qui l'ouvre vivement, le lit, témoigne sa joie et parle bas à ses confrères. La porte s'ouvre, Leona parait.

SCENE X.

LES MÊMES, LEONA

MARCELLIN.

Ma mère!

LÉONA.

Marcellin!

Ils veulent s'élancer l'un vers l'autre et sont retenus tous deux. *

GABRIELLI.

Léona, gardienne infidèle des reliques de saint Marc, le conseil des Trois vous condamne à mort.

LÉONA.

Et lui, lui, mon Dieu!

MARCELLIN.

Je saurai bien empêcher...

GABRIELLI, *descendant de l'estrade et allant à Marcellin.*

Citoyen Marcellin, les trois inquisiteurs d'état, assumant la responsabilité des ordres qu'ils ont donnés, iront demain porter leurs têtes au général Bonaparte, pour ne pas exposer la sûreté de la sérénissime république. En attendant.. *(s'approchant de lui)* Français exécré, ta mère, dont ma voix seule retardait le supplice, va être mise à mort, et moi, je vais au rendez-vous que vient de me donner ta fiancée... oui, Angéla, qui pour te sauver vient de se remettre en mon pouvoir.

MARCELLIN.

Misérable!

GABRIELLI.

Messer Grande, reconduisez l'envoyé du général Bonaparte avec tous les honneurs qui lui sont dus.

LÉONA.

Libre!... libre!... il vivra.

MARCELLIN.

Ma mère!... ma mère!... Angéla!...

LAZARE, *en familier de l'inquisition et couvert d'un masque, s'approche de Marcellin, et lui saisit le bras.*

Silence, amis, nous les sauverons!

MARCELIN, *surpris, et reconnaissant la voix.*

Lazare!

* Lazare, Marcellin, les trois Inquisiteurs, Messer Grande, Leona.

ACTE CINQUIEME.

Une salle du palais de Gabrielli portes latérales; au fond, une estrade au-dessus de laquelle sont tirés de grands rideaux.

SCENE PREMIERE.

GABRIELLI, MALIPIÉRI, CONTARINI, PLUSIEURS PATRICIENS *.

GABRIELLI.

Oui, patriciens, le sort en est jeté... Venise s'est décidée au parti de la résistance: ce peuple qu'on accusait de lâcheté n'a pas voulu que ses chefs allassent se livrer au pouvoir de l'ennemi... c'est à sa tête qu'il veut que nous mourions si Dieu a décidé de notre perte.

CONTARINI.

Et ce que le peuple veut, la seigneurie le veut

* Malipieri, Contarini, Gabrielli *assis autour d'une table*, Patriciens.

aussi. Et vous tous, nobles Vénitiens, vous le témoignez par votre présence auprès du conseil des Trois.

GABRIELLI.

Vous le voyez, patriciens, le conseil vous accueille avec confiance et franchise : le terrible mystère qui entourait les inquisiteurs d'état a disparu. Maintenant, que l'étranger nous regarde; nous ne voulons plus de masque!... nous nous montrons à visage découvert pour faire face à l'ennemi.

CONTARINI.

Il y a pourtant des traîtres à Venise; les Français ont un parti même parmi les enfans de saint Marc.

GABRIELLI.

Ils sont trop honteux pour se montrer, trop lâches pour combattre... Marcellin rôde en vain secrètement dans Venise, le peuple est aux portes de notre palais, et l'assiége en poussant des cris de haine contre les Français.

CONTARINI.

Sommes-nous sûrs de l'appui du doge?

GABRIELLI.

Je l'ai fait mander à l'instant pour comparaître devant le conseil des Trois et se concerter avec nous pour sauver la sérénissime république, ou périr honorablement avec elle. (*Ici on entend les cris du peuple.*) Mais les cris du peuple redoublent... son agitation, sa fureur sont au comble.

SCENE II.

LES MÊMES, UN FAMILIER.

GABRIELLI.

Qu'est-ce? que se passe-t-il?

LE FAMILIER.

Le peuple se remue plus que jamais : il arrache et déchire une proclamaiton du général Bonaparte, affichée dans tous les coins de Venise... En voici un exemplaire que j'ai pu soustraire, et que j'apporte à vos seigneuries.

Les patriciens se rapprochent pour entendre la lecture.

GABRIELLI, *lisant.*

« Puisque les trois inquisiteurs d'état ne sont » pas venus demander grâce pour leurs crimes, » c'est le gouvernement tout entier de Venise qui » les expiera. Je veux que tombe cette association d'une poignée de nobles égorgeurs qui » pèsent si coupablement sur trois millions d'esclaves Je ne veux plus de doge, de sénat, de » conseil des Dix, de conseil des Trois, de Grand » Conseil... mais la liberté complète et sans subterfuge... Que le corno soit déchiré, le Bucentaure brûlé, le lion orgueilleux abattu, et » que sur-le-champ on descende les quatre chevaux de bronse qui décorent votre basilique, pour » être envoyés à Paris, en témoignage de ma victoire et de votre soumission. J'envoie au doge » et au sénat, les seuls pouvoirs reconnus par la » France, un ambassadeur qui les fera souscrire à » mes dernières volontés. Signé BONAPARTE, général en chef de l'armée d'Italie. » (*Haut et se levant.*) Insolence! insolence!... Mais le sénat et le doge sont mandés devant nous, et nous saurons bien empêcher...

SCENE III.

LES MÊMES, MESSER GRANDE.

GABRIELLI.

Eh bien! le sénat, le doge...

MESSER GRANDE

Je suis arrivé trop tard; Marcellin, l'envoyé de France, venait de partir.

GABRIELLI.

Marcellin... toujours Marcellin!

MESSER GRANDE.

Le palais était désert; plus de sénateurs, plus de doge... Un seul de ses serviteurs était resté, et s'apprêtait à vous apporter cette lettre, dont je me suis chargé pour vos seigneuries.

GABRIELLI.

Voyons. (*Il lit.*) « Vous n'avez point écouté » mes conseils; vous aves repoussé deux fois l'alliance que les Français vous offraient... vous » aves attaqué la France par trahison, elle vous » frappe de mort par surprise. Il ne restait plus » au doge et au sénat à sauver que le sang des » citoyens, nous l'avons fait en proclamant la déchéance de la sérénissime république. Au conseil » des Trois la fatale responsabilité de la chute de » Venise. » (*Haut.*) Oh! les lâches! les lâches!... Trahison!... infamie!... Luidgi Manino, si Venise survit, ta tête tombera, et ton portrait sera couvert d'un voile noir dans la galerie des doges.

On entend de nouveau les cris du peuple.

MESSER GRANDE.

Messeigneurs, le peuple s'indigne, et cette nouvelle n'a pas abattu son courage. A mon retour du palais ducal, il assaillait mon passage, et ne cessait de demander un chef pour marcher contre les Français.

GABRIELLI.

Que les principaux soient admis à l'instant. Allez, messer Grande, je les attends. (*Messer Grande sort.*) Ils auront un chef, je vous le jure. Messeigneurs, tout n'est pas perdu.

SCENE IV.

LES MÊMES, LE GONDOLIER, HOMMES DU PEUPLE, *introduits par* MESSER GRANDE*.

GABRIELLI **.

Peuple, nous sommes trahis par le sénat et le doge; si vous désespérez de Venise, faites-nous

* Gabrielli, Contarini, Malipieri, partriciens.

** Messer Grande, Gondolier, Peuple, Gabrielli, Malipieri, Contarini, Patriciens.

passage, nous allons racheter votre vie en livrant la nôtre au général Bonaparte.

PEUPLE.

Non! non! restez.

LE GONDOLIER.

Oui, combattez avec nous... vous êtes nos seuls guides.

GABRIELLI.

Eh bien! soit. Le doge et le sénat ont en vain décrété perfidement la perte de Venise et la chute de son gouvernement; car Venise, c'est vous! car le gouvernement, c'est nous!

LE GONDOLIER.

Oui, oui, nous sommes prêts à combattre; mais que la vieille Léona nous montre encore les reliques de saint Marc... que ces reliques marchent avec nous, et nous serons invincibles.

TOUS.

Oui! oui!

GABRIELLI.

Les reliques de saint Marc? vous les aurez avec vous.

CONTARINI, *bas à Gabrielli.*

Mais oubliez-vous...?

GABRIELLI, *de même.*

J'ai tout prévu.

LE GONDOLIER.

Mais il nous faut des armes.

GABRIELLI.

Vous en aurez. Voici les chefs de l'arsenal du conseil. (*Aux deux inquisiteurs.*) Frères, guidez le peuple et ouvrez-leur-en les portes. Enfans de Venise, allez, et prenez courage... Venise n'est déchue que de nom... Les nations ne meurent pas comme un seul homme! Leurs dernières convulsions sont encore tout un combat; et souvent les ruines de la cité vaincue sont le tombeau de l'armée qui détruit... Allez, rassemblez vos frères, et retrouvez-vous en armes sur cette place dans une heure; les reliques vous attendront ici, et nous nous défendrons...

LE GONDOLIER.

Jusqu'à la mort!

GABRIELLI.

Non pas!... jusqu'à la victoire!

TOUT LE PEUPLE.

Jusqu'à la victoire! (*Le peuple sort en criant.*) Aux armes! aux armes!

SCENE V.

GABRIELLI, MESSER GRANDE, FAMILIERS.

GABRIELLI, *à un familier en lui parlant bas.*

Toi... tu m'entends? (*Le familier sort. A Messer Grande.*) Et maintenant, à nous deux... Il faut que tu nous rendes le plus grand service dont ait besoin notre cause; tant que Marcellin sera dans Venise, tant qu'il promettra aux citoyens la fausse liberté dont Bonaparte veut éblouir leur crédulité; le peuple peut nous échapper: attache-toi à cet homme, le persécuteur le plus acharné de Venise, et mon ennemi le plus insolent. Qu'il meure! qu'il périsse! n'importe par quel moyen, n'importe à quel prix!... Quand tu auras réussi, tu rentreras par cette petite porte dérobée; je t'en donne la clef à toi seul, avec celle de l'escalier qui y conduit... Va, et reviens vite. J'entends Léona qu'on m'amène, j'ai été bien inspiré de retarder son exécution.

SCENE VI.

LÉONA, GABRIELLI.

Le Shire a apporté une cassette sur la table; un autre amène Léona; ils se retirent tous deux

LÉONA, *à part.*

Qu'est devenu mon Marcellin? oh! ils n'auront pas osé le condamner, j'espère: c'est un Français!...

GABRIELLI, *à part.*

Il faut la tromper elle-même. (*Haut.*) Léona, Dieu veille toujours sur nous; le saint protecteur de Venise est revenu dans son tombeau profané; les reliques se sont retrouvées!

LÉONA.

Il se pourrait!

GABRIELLI.

Les voilà!

Il lui démasque, en se reculant vers le milieu, la table où est la cassette.

LÉONA.

Oh! que j'embrasse encore ces dépouilles sacrées, et que le cœur de la vieille Vénitienne retrouve un moment de joie et de bonheur!

Elle est prête à s'agenouiller.

GABRIELLI*.

Le conseil, dans sa justice, vous avait condamnée à mourir; mais, puisque votre crime est réparé, il s'efface à nos yeux; le conseil vous fait grâce de la vie.

LÉONA, *se relevant vivement.*

Grâce à moi!... Mais lui, mon fils?... Ah! malheureuse!... Puisque les reliques sont retrouvées, c'est que le conseil a tout appris... c'est que Marcellin est déclaré coupable, c'est qu'il a péri!... Ah! mon fils est mort, mon fils est mort!... Mais par pitié, dites-moi s'il est mort?

GABRIELLI.

Léona, vous n'êtes plus mère ici, vous êtes la dépositaire du salut de Venise; songez avant tout à remplir vos devoirs: vous allez paraître devant le peuple, et lui dire que l'arche sainte est toujours là, et que Venise est immortelle.

LÉONA.

Mais mon fils! mon fils!...

GABRIELLI.

Léona, les Français approchent... le peuple vous attend... obéissez.

* Gabrielli, Léona.

LÉONA.

J'obéis *. (*Elle s'approche, prend le coffret, qu'elle tient de ses deux mains, et tombe à deux genoux.*) Restes saints, auxquels j'avais consacré mes jours, vous m'avez coûté la vie de mon enfant ! et pourtant, sur ce coffret d'or, ma main avait gravé la prière d'une mère !... (*Elle examine attentivement le coffret.*) Mais quoi ! est-ce donc une illusion ?... non, non, même à travers mes larmes, j'aurais pu les lire encore ces mots... mais rien, rien !... Ah ! mon fils est vivant, mon fils est sauvé !... Oh ! mon Dieu, je te rends grâce !

GABRIELLI.

Que voulez-vous dire ?

LÉONA, *se relevant.*

Ce ne sont point là les reliques de saint Marc.

GABRIELLI.

Léona !

LÉONA.

Ce ne sont point elles, vous dis-je !... ce n'est pas le coffret sur lequel j'avais écrit en lettres ineffaçables : « Saint Marc, priez pour mon fils. » Je ne le reconnais plus, ce ne sont pas là les reliques... sacrilége ! sacrilége !

Elle jette le coffret.

GABRIELLI, *ramassant le coffret.*

Eh bien ! que ce soit mensonge ou vérité, il faut que le peuple le croie... et il le croira quand tu le lui diras, toi la gardienne, toi dont le crime est un secret pour tous.

LÉONA.

Moi, mentir à la bonne foi des vivans ! moi, insulter à la cendre des morts !... non pas, non pas... enlever à Venise ses reliques augustes, c'était un vol et un sacrilége sans doute, mais vouloir faussement les lui rendre par une fraude et par un mensonge, c'est un plus grand crime encore ; je n'obéirai pas ! je n'obéirai pas, monseigneur ; car remplacer le vrai par le faux c'est encore un vol ; car vouloir tromper le peuple, c'est encore un sacrilége.

GABRIELLI.

Et tous ces hommes armés qui vont venir et à qui j'ai promis... Ah ! tu m'obéiras, te dis-je !

LÉONA.

Jamais * !...

GABRIELLI.

Tu veux donc la mort.

LÉONA.

Je la demande depuis assez longtemps, et d'ordinaire elle ne se fait pas attendre.

GABRIELLI.

Tu vas être exaucée.

Il sonne.

SCENE VII.

LES MÊMES, UN FAMILIER, LAZARE *en familier* **.

GABRIELLI, *à Lazare, à demi-voix.* Approche, Lazare ; tu m'as déjà livré le fils, c'est toi que je charge de faire exécuter la mère... Prends une escorte de sbires et conduis-la au canal Orphano.

LAZARE, *à part.*

Au canal Orphano... bien ! je la sauverai.

LÉONA.

D'ici au canal Orphano, Gabrielli, il y a trois fois assez d'espace pour qu'on ait le temps d'apprendre au peuple qu'il donne sa confiance à un imposteur sacrilége.

LAZARE, *à part.*

Malheureuse ! elle se perd !

GABRIELLI.

Oui, oui, elle a raison... la faire mettre à mort publiquement c'est lui donner le moyen de me perdre. (*Au Familier.*) Cornato, toi préposé par le conseil des Trois à la garde des poisons, tu vas te rendre à Saint-Marc, au palais du conseil, tu choisiras ton poison le plus subtil, et tu reviendras ici en toute hâte. (*Le Familier sort.*) Léona, toi tu vas attendre la mort, là, dans cette chambre.

LÉONA.

J'y vais... Mais mon fils est sauvé sans doute, puisque tu ne t'es pas insolemment paré de son sang aux yeux d'une mère. Adieu, Gabrielli, je vais mourir heureuse et triomphante.

Elle sort.

LAZARE, *à part.*

Que faire, mon Dieu ? que faire ?

Il sort du même côté que le Familier.

SCENE VIII.

GABRIELLI, *seul.*

Une demi-heure me reste encore.

SCENE IX.

GABRIELLI, ANGÉLA.

ANGÉLA, *entrant en repoussant deux familiers qui veulent lui barrer le passage.*

Laissez-moi !... laissez-moi ! Marcellin est libre ; j'ai entendu au loin sa voix... sur la place. J'ai entendu les cris du peuple !... Oh ! laissez-moi... je veux le rejoindre. (*A Gabrielli.*) Ah ! seigneur ! par pitié...

GABRIELLI.

De la pitié !... aujourd'hui, où Venise la grande est frappée au cœur par ses enfans, frappée au visage par l'étranger... de la pitié ! ah !... sais-tu bien que cette vieille république, cette noble reine des mers n'a plus que quelques heures, peut-être, pour se venger des misérables qui l'ont perdue ?... Marcellin a tué Venise ; Marcellin mourra. Léona a laissé voler par Marcellin le dépôt qui lui était confié, et Léona va mourir.

ANGÉLA.

Non... vous me trompez.

En ce moment une porte s'ouvre, et Lazare, masqué, portant le capuchon rouge de Cornato, paraît.

GABRIELLI *.

Approche. (*Lazare lui montre une fiole.*) Bien !

* Léona, Gabrielli.

** Le Familier, *au fond* ; Léona, Lazare ; le Familier porte un capuchon rouge, Lazare, un capuchon noir.

* Lazare, Gabrielli, Angéla.

je reconnais le poison. Maintenant entre dans cette chambre, tu y trouveras Léona... tu la verras mourir, et tu ne sortiras que quand je te rappellerai.

Lazare entre dans la chambre de Léona.

ANGÉLA.

Ma mère, ma pauvre mère... Oh! faut-il donc ne faire que changer de terreur et de larmes ?... Oh! grâce!... grâce pour elle !

GABRIELLI.

Tu ne l'obtiendras pas... je te disais autrefois: « Sois à moi, et tu reverras ceux que tu aimes ! » Maintenant, plus de condition, plus de pitié, plus de délai... Marcellin mourra, Léona mourra, à toi la honte et sans vengeance; car saint Marc rendra tout-puissant le dernier désespoir de Venise qui se débat !

Le bruit d'un coup de canon se fait entendre dans le lointain.

ANGÉLA.

Non! ce ne sera pas sans vengeance; car voilà le canon français.

GABRIELLI.

Les Français... Bonaparte!... ma place n'est plus ici!... Oh! du sang! du sang! pour toi, plus de déshonneur! La mort! tu vas périr la première, et les Français du moins ne te sauveront pas.

Il s'approche d'elle en tirant un poignard.

ANGÉLA *.

Au secours!... au secours!... Ah! j'entends des pas... on vient de ce côté.

GABRIELLI.

De ce côté... c'est Messer Grande, mon plus fidèle serviteur; je lui avais dit de ne revenir qu'après avoir tué Marcellin. Il revient, je suis vengé. Recommande-toi à ta patronne, Angéla; car si l'on vient de ce côté, c'est la justice de Venise.

Il s'approche d'Angéla, et lève le poignard sur elle.

SCENE X.

LES MÊMES, MARCELLIN.

MARCELLIN, *paraissant à la porte dérobée* **.

C'est la justice de Dieu, misérable!

Il lui tire un coup de pistolet.

GABRIELLI, *tombant* ***.

Marcellin!...

Il se traîne sur un fauteuil à gauche, au fond.

ANGÉLA, *se jetant dans les bras de Marcellin.*

Marcellin!

MARCELLIN.

J'ai tué le sicaire que tu m'as envoyé; j'ai pris sur lui les clefs qui m'ont ouvert cette porte; j'arrive à temps pour le salut d'Angéla et pour ton châtiment, Gabrielli, assassin de Laugier, meurtrier de mon père, persécuteur de deux femmes que j'aime : je ne pouvais t'atteindre sous ton masque d'inquisiteur, j'ai brisé ce masque pour te connaître; j'ai tué une nation pour arriver jusqu'à toi; j'ai détruit Venise pour t'immoler sur ses ruines!

En ce moment la porte de la chambre de Léona s'ouvre, et Lazare reparaît.

GABRIELLI.

Tu as sauvé ta femme, peut-être, mais ta mère...

* Angéla, Gabrielli.
** Angéla, Gabrielli, Marcellin.
*** Gabrielli, Marcellin, Angéla.

ta mère est morte, on vient me l'annoncer : vois cet homme masqué.

MARCELLIN.

Infâme! quoi tu as osé!...

LAZARE, *se démasquant.*

Oui, j'ai osé sauver Léona au lieu de l'empoisonner.

Léona sort; elle se jette dans les bras de Marcellin avec un cri de joie *.

CRIS *au dehors.*

Vive saint Marc! mort aux Français !... vive saint Marc!

Coups de feu, bruit de combat *.

GABRIELLI.

Oh! vous ne jouirez pas de votre trahison, on vient : ce sont des citoyens armés! Misérables, vous allez périr.

Entrent le Gondolier et le Peuple.

TOUS.

Mort aux Français!

Ils entourent Gabrielli.

GABRIELLI.

Citoyens, frappez ces deux traîtres, et commencez par eux la défaite des Français.

MARCELLIN.

Les Français nous suivent et se défendront.

Entrent des Grenadiers français qui les couchent en joue.

LE GONDOLIER.

Amis, vendons chèrement la mort de la patrie, saint Marc nous protége encore.

Des Sbires entrent du côté du peuple. Le combat est près de s'engager.

SCENE XI.

LES MÊMES, L'AIDE DE CAMP.

L'AIDE DE CAMP, *paraissant au fond.*

Saint Marc vous abandonne; bas les armes, Vénitiens... (*On tire les rideaux.*) Tenez, regardez.

Panorama de Venise : la place Saint-Marc, la mer; au fond, on aperçoit un char sur lequel sont les quatre chevaux de bronze et le coffret renfermant les reliques de saint Marc. Les premières colonnes de l'armée d'Italie commencent à se montrer, et le peuple est à genoux devant les soldats. Tous les Vénitiens laissent tomber leurs armes, et se jettent à genoux.

GABRIELLI.

Je n'y survivrai pas.

Il meurt.

MARCELLIN.

Vous le voyez, la puissance de Venise l'abandonne toute entière dans ses dépouilles; les chevaux de bronze traînent les reliques de saint-Marc. (*Tout le monde se tourne vers le côté où Marcellin étend la main. Une cloche sonne, l'orchestre reprend l'air de la prédiction.*) Vénitiens! l'armée d'Italie est dans vos murs; et si ce n'est pas assez, un mot encore vous prouvera que toute résistance est insensée : voici venir de ce côté l'arbitre triomphant de l'Europe, le fils aîné de la victoire, le général Bonaparte!

SCENE XII.

LES MÊMES, BONAPARTE.

BONAPARTE, *paraît au fond, au bruit de la Marseillaise et aux cris de l'armée. Il monte sur l'estrade, précédé de son état-major; il étend la main et prononce d'une voix forte.*

En France!... au Carrousel!

Le chariot se met en marche. Tableau.

* Gabrielli, Léona, Marcellin, Angéla, Lazare.

Paris. — Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.